

AVENTURES

DU COMTE

GEORGES-ALBERT D'ERBACH

VÉRIDIQUE HISTOIRE TRADUITE DE L'ALLEMAND

PAR

S. A. R. LA PRINCESSE HENRY DE BATTENBERG (\*)

I

COMMENT ON VOYAGEAIT EN 1614



UNE époque comme la nôtre, où bientôt il ne restera plus à explorer que la lune et les étoiles, il est curieux de voir ce qu'il en coûtait dans les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle, pour traverser les pays les plus civilisés de l'Europe et ce qui remplaçait alors, même pour les privilégiés de la fortune, nos trains capitonnés et nos palais flottants.

Le voyageur, bardé de fer, armé de pied en cap et suivi de ses serviteurs, à cheval comme lui, cherchait volontiers des compagnons de route. S'il en rencontrait une douzaine, jeunes, robustes, résolus, il pouvait espérer tenir en respect les bandits des grands chemins, organisés en bandes bien disciplinées; mais s'il s'aventurait sur mer, il échappait plus difficilement aux flèches empoisonnées des pirates barbaresques, « dont les légers bâtiments, remis en bon

(\*) La princesse Henry de Battenberg est, comme on sait, la plus jeune des filles de la reine Victoria. La curieuse



état, s'élançaient au printemps, de leurs ports sur les barques chrétiennes, comme des faucons sur des colombes ». Il fallait donc payer sans cesse de sa personne, d'abord pour la défendre, ensuite pour la loger et la nourrir. Rien de tout cela néanmoins n'arrêtait la brave et généreuse jeunesse avide d'inconnu et d'aventures.

C'est pourquoi en l'année 1614, pendant que se tenait la foire de Saint-Michel, Peter Haag, digne surintendant des domaines d'Erbach, rédigeait au château de Breuberg, dans l'Odenwald, une lettre de crédit en faveur du comte Georges-Albert, sur la maison Fohrenberg, de Nuremberg, « afin que Sa Grâce fût pourvue d'argent, de recommandations, de logis et de protection en France, en Italie, en Angleterre et dans les pays qu'elle pourrait désirer voir ».

Ce n'était pas une petite affaire de fixer le change pour ducats, florins d'or, thalers royaux et impériaux, doubions, gulden hollandais, livres de France et d'Angleterre, etc., etc. Enfin, on y réussit; et le comte d'Erbach-Schonberg se mit en route pour Paris, avec son gouverneur William Von Neipperg, son trésorier List, deux serviteurs et six chevaux.

Quoiqu'il fût le vingt-deuxième rejeton de sa famille, il n'en était pas moins cher et précieux.

Il est vrai que seuls les quatre fils avaient de l'importance.

Grand et beau, doué d'un visage dont les traits réguliers exprimaient l'intelligence, la force et la bonté, élevé avec soin, parlant bien le français et l'italien, outre sa langue maternelle, excellent cavalier, habile à manier les armes, Georges-Albert inspirait facilement la sympathie. De l'Université de Strasbourg, où il venait de faire pendant deux ans d'excellentes études, il prit la route de Paris. La Cour de France, séduite tout d'abord par sa belle et noble prestance, apprécia bientôt la loyauté de son caractère et sa conduite de chevalier sans peur et sans reproche.

Les rapports par correspondance n'étaient ni faciles, ni fréquents à cette époque. Lorsque, pendant l'hiver de 1616, c'est-à-dire deux ans après le départ de son fils, la comtesse douairière d'Erbach s'informa, auprès des négociants-banquiers de Nuremberg, de la résidence actuelle du voyageur, il lui fut répondu que le jeune comte se trouvait alors à Gre-

noble et se préparait à visiter Rome et Naples, « les deux villes qui, paraît-il, attiraient le plus les cœurs germaniques ».

Evidemment, la noble dame ne prodiguait pas ses lettres; chacune d'elles était un événement important, et n'en pas tenir compte pouvait avoir, comme nous le verrons, les conséquences les plus graves.

L'horizon politique devenait assez menaçant pour que les tuteurs de Georges-Albert et la comtesse d'Erbach ne consentissent qu'avec peine à ce long voyage; en conséquence, il fut enjoint aux touristes de ne pas aller plus loin que Naples, si toutefois ils ne jugeaient pas plus prudent de s'arrêter à Rome.

En outre, on trouvait les dépenses de la petite troupe quelque peu exagérées, et l'un des employés de la maison fut chargé d'adresser des remontrances sévères à maître List. « Nous ne pouvons pas secouer les arbres pour en faire tomber de l'or dans le giron des étrangers, écrivait Michel Scherffer. Nous avons assez à faire d'écarter le besoin de notre Seigneur (le comte Frederick Magnus, frère aîné du voyageur)... Les choses ne peuvent continuer ainsi sans ruiner votre jeune maître et vous perdre de réputation. Je tenais à vous avertir; et maintenant, je prie la divine Providence de vous avoir en sa sainte garde. »

Ce List était un vrai serviteur de comédie, un Scapin dévoué à sa façon, mais impudent et fertile en bons tours. Il lui souriait d'aller « s'esbattre » au Carnaval de Rome, au « paradis napolitain », de soutenir le prestige de son jeune maître et de vanter sa générosité. « Consultons le vieux baron de Quadt », dit-il. Georges-Albert fit la grimace; le vieux seigneur de Kreuzburg, près Coblenz, ne lui disait rien qui vaille. Avec sa figure chafouine, ses petits yeux pleins de malice, sa large bouche gourmande, ses doigts crochus et ses vêtements délabrés, ne ressemblait-il pas plus à un vieil usurier d'Israël qu'à un bon gentilhomme chrétien ?

Il voyageait avec son fils Stephen, jeune homme très calme, très réservé, qui cependant savait se faire aimer. Le baron, âgé d'environ soixante ans, avait reçu de son neveu, Georges de Hassenstein, l'invitation de le rejoindre à Malte, où il allait recevoir l'investiture de l'Ordre. Par exception, la vanité l'avait emporté sur l'avarice et la crainte; le baron savait qu'il serait reçu par le Grand-Maître et l'Ordre tout entier avec les honneurs dus au plus proche parent du nouveau chevalier. Mais le voyage n'en était pas moins coûteux et dangereux; et, lorsque de Quadt apprit la présence de son compatriote à Rome, il jugea que ce serait pécher de ne pas saisir l'heureuse chance que la fortune lui offrait en

histoire qu'elle a traduite et publiée à Londres, a pour elle un intérêt de famille, la sœur du prince Henry de Battenberg ayant épousé le comte Erbach-Schonberg actuel, le descendant direct de celui dont elle a fait connaître les mémoires d'après les archives de la maison d'Erbach. Ce récit, qui présente à notre esprit le tableau d'une Europe disparue, a donc en outre le mérite d'être parfaitement véridique.



la personne d'un jeune compagnon bien muni de rapiers et de ducats. Erbach était un fief du Palatinat d'où venait le baron ; il était donc tout naturel que des relations s'établissent entre ces deux hommes. Georges-Albert pénétra promptement le caractère et le but de son nouvel ami, et comprit fort bien qu'il désirait s'attacher à lui pour tirer de ces rapports de solides avantages.

Heureusement pour lui, de Quadts possédait une langue dorée dont il se servait fort habilement. Il reconnut bien vite à quelle imagination inflammable il avait affaire. Instruit, expérimenté, beau conteur, il séduisit l'esprit de son auditeur et des compagnons, tous Allemands, qu'il avait recrutés à Rome, par le tableau brillant qu'il leur fit de « l'île des Héros ». La voir, admirer de près ces illustres chevaliers dont la gloire n'avait pas encore subi d'éclipse, tel fut désormais le rêve du seigneur de Schonberg, une sorte d'obsession à laquelle il ne put se soustraire. Toutefois, et ceci est à noter comme trait caractéristique, il sut, en dépit de son enthousiasme, défendre sa bourse avec un certain succès contre les assauts détournés du rusé de Quadts.

## II

## A NAPLES

Le charme puissant que la Ville Eternelle exerce sur tous, agit si bien sur notre voyageur et ses amis, que le Carême succéda au Carnaval et les grandioses fêtes de Pâques au Carême avant qu'ils ne se décidassent à se remettre en route. Le deuxième dimanche après le grand jour, nos douze voyageurs quittaient à cheval la ville de saint Pierre, prenaient la route de Naples et, *un mois* plus tard, « pénétraient, par la porte de Capoue, dans « le Paradis de Dieu ».

L'astucieux de Quadts, qui n'abandonnait pas facilement ses visées, n'avait cessé, malgré son peu de succès, de chercher à effrayer ses compagnons et de leur faire sentir la nécessité de rester unis, en leur racontant avec sa verve habituelle, les crimes les plus célèbres commis par les bandits sur les chemins qu'ils suivaient. En approchant de Naples, il dit au baron de Neipperg :

— Ne serait-il pas prudent, vu le peu de sécurité du pays, de chercher un logis qui pût nous contenir tous ? De la sorte, nous pourrions, nuit et jour, être prêts à nous entraider.

Mais le comte, comprenant où voulait en venir le vieux rusé, répliqua avec autant de fermeté que de politesse :

— Il nous faut renoncer au plaisir de votre compagnie, car il est convenu que je dois descendre chez Wolf Dietrich, l'échanson de Wetzenhausen ; il m'a envoyé un messenger pour m'offrir l'hospitalité à moi et aux miens.

Sur ce, le baron de Quadts se sépara de son jeune compagnon, avec promesse réciproque de se retrouver au bout de cinq jours, afin de délibérer sur leurs projets ultérieurs.

A Naples donc allait se livrer un combat entre le bon ange et le mauvais génie de Georges-Albert, et le tentateur résolu de vaincre. Son adversaire, Wolf Dietrich, agent diplomatique de nombreux princes allemands auprès des cours d'Italie, était un ami de la famille d'Erbach. Franc, généreux, hospitalier, aimant la jeunesse, surtout celle de son pays, il mit son palais, son expérience et ses bons conseils au service de ses hôtes.

Parmi ses conseils, il y en eut un bien dur pour notre orgueil national. Nos voyageurs avaient été raillés, presque insultés dans les rues ; ils demandèrent à Wolf Dietrich ce qu'il y avait de si déplaisant dans leur aspect :

— Vous êtes vêtus à la mode de France, répondit-il, et le peuple d'ici est l'ennemi mortel des Français, parce que, au temps de leur domination, ils se montrèrent souvent irrespectueux envers le beau sexe, tandis que les Espagnols, craignant Dieu davantage, ont toujours été respectés dans leur nationalité et... leur costume !

Cette leçon de morale et de modes à la fois ne manquait pas de piquant ! La pauvre France était assez malmenée par tous ces personnages exemplaires qui, trop souvent, avaient l'air d'être au prêche et prétendaient déjà, en leur qualité de Germains, à représenter le monde de la vertu, tout comme aujourd'hui ! Georges-Albert était un peu embarrassé ; il n'aurait pas voulu trop médire de cette cour de France, qui l'avait si bien reçu et si facilement retenu, mais pourtant il racontait volontiers « que ce tourbillon de vice et de vanité l'avait souvent forcé au silence et que, plus d'une fois, il avait dû tirer son épée immaculée dans quelque ignoble querelle ». On aurait pu lui demander pourquoi il s'était exposé à ces périls pendant deux années consécutives, quand rien ne l'y forçait et quand madame sa mère se plaignait de ses dépenses.

C'était sans doute pour retremper sa vertu qu'il se sentait attiré vers ces chevaliers de Saint-Jean, « dont le fer n'était tiré qu'au nom de Dieu et contre les Turcs ». En outre, des hommes expérimentés ne lui avaient-ils pas dit que l'Allemagne ferait certainement tomber sur elle le fléau de la guerre, par son mépris du Tout-Puissant et de la Sainte Eglise ? Il fallait qu'il se préparât pour ces jours d'é-



preuves. Les chevaliers de Malte lui enseigneraient le plus noble des arts : à tirer son épée, à risquer sa vie pour le Seigneur et son fils béni !

Le sage Dietrich, qui avait fait quatre fois la traversée de Malte et en avait rapporté certains souvenirs désagréables que corroboraient de longues et larges cicatrices, essaya de dissuader son hôte d'entreprendre le voyage à cette dangereuse saison printanière ; mais voyant que rien ne pouvait calmer son ardeur juvénile, ni sa propre expérience, ni ses récits des exploits des corsaires, ni les objurgations du baron de Neipperg, il lui offrit ses services pour préparer l'expédition dans les meilleures conditions possibles.

— Partez-donc sous la protection du Seigneur, dit-il, mais d'abord munissez-vous bien de poignards, de casques, d'arbalètes, et si vous ne voulez pas être allégé trop promptement de tout votre or, n'allez pas sans moi chez le vieux juif Reuben, qui a souvent équipé des étrangers pour cette traversée. Engagez un bâtiment léger au Molo Piccolo où les marins connaissent bien leur métier et sont plus honnêtes qu'ailleurs. Gardez-vous de payer au capitaine la totalité de ses honoraires à l'avance, car il pourrait désertir ; que le contrat soit dressé par votre banquier et mettez-en un exemplaire en lieu sûr. N'engagez d'abord votre capitaine que pour aller à Messine, et, s'il vous satisfait jusque-là, vous l'emmènerez jusqu'à Malte. Les Siciliens ne sont pas gens qu'on puisse recommander en toute sécurité.

« Les marins du port ne se font pas toujours scrupule de livrer de bons chrétiens aux pirates sarrasins. Ils tentent les voyageurs en leur demandant de fort petits gages et poussent l'astuce jusqu'à partager pendant quelque temps la captivité de leurs victimes, afin d'écarter les soupçons, après quoi on les relâche, tandis que leurs malheureuses dupes, affamées, pleines d'angoisse, attendent leur délivrance dans la prison où elles sont enchaînées et battues, jusqu'au jour où une lourde rançon vient les délivrer. »

Ainsi qu'il l'avait proposé, Wolf Dietrich conduisit ses hôtes chez un banquier correspondant de celui de Nuremberg, et là, on trouva des lettres d'Allemagne qui, par suite de circonstances exceptionnellement favorables, n'avaient été que trois mois en route. Au nombre des lettres, il y en avait une de la comtesse douairière, ce qui effraya beaucoup son fils, car elle n'écrivait que bien rarement, et pour des causes graves. Elle était touchante cette épître. La noble dame était plongée dans l'anxiété par tout ce qu'on lui disait de l'Italie. Son gendre, le margrave de Bade, lui avait

tant parlé « de la vaste mer, de ses aigles et de ses baleines que, dans un affreux rêve, elle avait vu son fils, sous forme de poisson, déchiré par le bec et les serres d'un aigle immense. Je souffre, disait-elle, de la plus cruelle douleur que puisse endurer un cœur de mère..... Mais mon âme accablée attendra patiemment et se soumettra sans murmurer aux décrets de Dieu, quelles que soient les croix qu'ils m'apportent dans le présent ou dans l'avenir. Je vivrai dans l'espoir que vous serez préservé de tout mal dans votre corps et dans votre âme. Je vous recommande donc à la protection de Dieu, en demandant que vous puissiez revenir bientôt et changer ma douleur en joie ».

Le comte, fort ému, tendit la lettre au baron Neipperg et à Wolf Dietrich. Céderait-il aux prières maternelles ? Ses amis l'espérèrent un instant, car le combat qui se livrait dans son cœur, était bien évident. Mais le tentateur veillait sous la forme du vieux de Quadt. « Permettez-moi d'admirer votre soumission aux désirs de la digne dame votre mère, dit-il à Georges-Albert. Toutefois, si c'est seulement sa crainte du voyage en mer qui vous retient, je vous avertis qu'il a plu au Tout-Puissant de faire entrer dans le port une galère appartenant à l'Ordre de Malte. Pourquoi ne vous conduirait-elle pas à l'Île des Héros ? » La galère était, comme toutes ses pareilles, armée d'un canon de fort calibre et de huit plus petits, et montée par 350 hommes commandés par des chevaliers ; la traversée serait donc sans danger. D'ailleurs, le jeune voyageur pouvait s'en rendre compte en visitant le navire que le capitaine serait heureux de lui montrer. Ainsi fut fait le lendemain, à la grande colère de Neipperg et de Dietrich, et lorsque, après la réception hospitalière du capitaine et la visite minutieuse du beau bâtiment, Georges-Albert fut invité à naviguer sous sa protection, sa résolution fut singulièrement ébranlée. En vain, Dietrich insista sur les périls du retour, rappela ses propres blessures et ses épreuves : « Si vous avez échappé tant de fois, s'écria de Quadt, pourquoi n'échapperions-nous pas une seule ? Si vous avez été blessé, vous n'en êtes pas mort ! »

Ces arguments assez superficiels flattaient trop les désirs de Georges-Albert, pour qu'il n'y succombât pas, et ses sages conseillers s'aperçurent bientôt que la bataille était perdue pour eux. La colère de Wolf Dietrich tomba sur de Quadt bien plus que sur le jeune enthousiaste, qui s'embarquait malgré les avis et les prières de sa mère :

— Je ne sais, dit-il, en arrêtant le vieux rusé du geste et du regard, ce que la divine Providence vous réserve pendant votre voyage,



et je n'ai pas le droit de me poser en prophète, mais je ne serais pas surpris si bientôt vous étiez tous noyés. Je crois, en vérité, que le diable vous a pris aujourd'hui en affection particulière.

L'excellent homme n'eut pour Georges-Albert que de bons conseils et d'affectueuses paroles, et lorsque les quatorze rames de la frégate, que celui-ci avait louée, battirent l'eau, il s'écria :

— Que Dieu vous conduise et vous ramène ici !

## III

## A MALTE

Nos voyageurs arrivèrent sans encombre à Malte, où, selon l'usage, ils furent reçus par ceux des chevaliers qui étaient leurs compatriotes, et conduits à « l'hostellerie » allemande, car chaque nationalité avait la sienne.

— Dieu soit loué ! nous voici dans l'île des Héros, s'écria Georges-Albert, en prenant possession de ses somptueux appartements.

— Dieu permette aussi que nous rentrions en sûreté à Schonberg, répondit gravement le baron de Neipperg.

La réception des nouveaux venus prouva que les chevaliers méritaient à tous les points de vue leur surnom d'*hospitaliers*.

Le lendemain de leur arrivée, les voyageurs furent conduits au palais du Grand-Maitre pour lui présenter leurs respects. Ils remarquèrent avec étonnement, dans la princière demeure, l'absence de tout serviteur.

— Ici, leur fut-il répondu, on est toujours dans la meilleure compagnie ; le Grand-Maitre n'est servi que par des chevaliers ; nous ne confions qu'à eux la garde de sa personne et nul ne s'en plaint, car nous l'aimons comme un père.

Après avoir gravi un escalier monumental, on pénétra dans une salle d'audience ornée d'un beau plafond à panneaux et des portraits des souverains contemporains ; en fait de meubles, il n'y avait que des sièges recouverts de damas cramoisi. Bientôt, le Grand-Maitre entra.

Alosius ou Alos de Vignacourt, gentilhomme français, était le cinquante-cinquième chef de l'Ordre illustre dont les exploits avaient mérité l'admiration de la chrétienté. Grand, beau, plein de vigueur malgré ses soixante-huit ans, d'un aspect majestueux et courtois, Alosius de Vignacourt réalisait dans toute sa personne, ce que l'imagination pouvait concevoir pour la situation qu'il occupait. Ses beaux traits réguliers exprimaient à la fois la fer-

meté, la gravité et la sérénité de la vertu. Il portait les cheveux et la barbe à la mode du roi Henri IV, et conservait l'armure française, le col d'acier, la cuirasse et les brassards. La croix blanche aux huit pointes couvrait sa poitrine, un manteau brun bordé de zibeline était attaché aux épaules, une collerette et des manchettes blanches, garnies de dentelle, jetaient leur note claire sur le sévère costume.

Le Grand-Maitre accueillit ses hôtes avec la plus parfaite bienveillance, bien qu'ils appartenissent à la religion réformée, s'entretint avec eux, puis les invita à venir dîner avec lui le soir même.

Une heure donc avant le coucher du soleil, on se réunit de nouveau, et les voyageurs, avant leur repas, assistèrent à celui que le Grand-Maitre servait chaque jour, lui-même, à douze indigents. C'était une scène intéressante. Sur la table, royalement servie, des chevaliers plaçaient le pain et le vin. Ceci fait, le Grand-Maitre entra, invitait, avec un bon sourire, ses douze hôtes à s'asseoir, goûtait le pain et le vin, et faisait présenter les mets sur des plats d'argent par des chevaliers grand'croix de l'Ordre ; s'il s'apercevait que le vin manquât, il tendait la clé du cellier à l'un d'eux, car, s'il confiait celle de sa propre cave, il gardait toujours la clé du vin des pauvres, se rappelant qu'aux Noces de Cana, le Sauveur avait fait servir le meilleur aux invités. Ce repas terminé, les grâces dites par le Grand-Maitre, celui-ci pria ses hôtes étrangers de le suivre au grand réfectoire, où le service fut fait par environ soixante chevaliers, après que chacun eût reçu l'eau fraîche sur les mains dans un récipient d'argent et entendu le *Benedicite*. Le repas fut d'abord silencieux selon l'usage ; au rôti seulement, le Grand-Maitre leva son hanap d'or enrichi de rubis et porta la santé de ses hôtes ; ce fut le signal de la retraite pour les spectateurs qui, du haut d'une galerie supérieure, assistaient au repas des chevaliers, et la conversation s'anima parmi les convives ; l'état inquiétant de l'Europe, qui allait bientôt voir commencer la terrible guerre de Trente Ans, devint le sujet principal des entretiens.

Le jour suivant, on se rendit à l'Arsenal et, là, les étrangers apprirent avec étonnement que l'Ordre y possédait assez d'armes pour équiper 12,000 hommes. Tout habitant valide était soldat, au besoin. En 1565, le sultan avait envoyé contre l'île une flotte portant une armée de 36,000 combattants. Pendant cinq mois, la lutte avait été terrible, la dévastation désastreuse, le fort Saint-Elme envahi ; 227 chevaliers, 3,000 soldats et 9,000 autres chrétiens avaient péri ; il fallut une nouvelle



génération pour réparer ces pertes énormes. Mais les Infidèles succombèrent lorsque Philippe II d'Espagne accourut enfin, au secours des assiégés.

Lorsque nos voyageurs arrivèrent à Malte, les fêtes de la Pentecôte approchaient. C'était le moment où l'on préparait une des expéditions périodiques de l'Ordre contre l'éternel ennemi, *le Turc*. Une proclamation du Grand-Maitre faisait appel à ceux qui désiraient y prendre part. En outre, il était annoncé que le second jour des fêtes aurait lieu l'investiture de 21 nouveaux frères dans l'église de Saint-Jean-Baptiste; il eût donc été difficile de choisir un moment plus intéressant.

Le jour de la Pentecôte, les cloches sonnèrent à toute volée, les bannières de soie flottèrent sur les toits des palais, portant la croix blanche sur fond rouge et dans le coin supérieur, près de la hampe, les armes des chevaliers; sur la grande tour du palais brillait l'étendard du Grand-Maitre aux trois fleurs de lis d'or, avec le sceptre sur fond blanc, et cette inscription : *Non es sed fides*.

L'intérieur de l'église présentait un ensemble magnifique, l'autel resplendissait d'or et d'argent; les stalles des chevaliers, richement sculptées, se dressaient de chaque côté du chœur, autour du dais et du prie-Dieu du Grand-Maitre, recouverts de velours violet bordé d'or. Sur les murs, on admirait des tapisseries d'Orient où se voyaient les portraits des vingt-et-un Grands-Maitres qui avaient commandé à Rhodes. Le sultan Soliman II, lorsqu'il s'était emparé de l'île, en 1522, avait voulu que l'Ordre emportât ces souvenirs d'un glorieux passé, ainsi que beaucoup d'autres objets précieux.

La cérémonie d'investiture fut un beau spectacle. Le lendemain de la Pentecôte, une procession de trois cents chevaliers se rendit du palais à l'église. Tous portaient le manteau noir à la croix blanche, par dessus l'armure de leur pays respectif; le manteau rouge n'était revêtu qu'en temps de guerre. Le Grand-Maitre était vêtu d'une tunique de soie noire, garnie de damas à fleurs; une large croix blanche brillait sur sa poitrine; de sa ceinture d'or pendait une aumônière.

Derrière lui venaient les chevaliers grand-croix, les conseillers privés, les officiers supérieurs et huit cents chevaliers, au milieu desquels se trouvaient quelques parents des nouveaux candidats. Nos voyageurs avaient des places réservées dans l'église, à la vive satisfaction du vieux Quadt.

Après la messe, les vingt et un candidats, vêtus de blanc, s'avancèrent vers l'autel, un cierge à la main, et ployèrent le genou devant un prêtre de l'Ordre. Un célébrant leur attacha

autour du cou, une feuille de parchemin portant la lettre *R*, qui signifiait : *riceventi*. Un chevalier grand-croix, désigné par le Grand-Maitre, portait de même un parchemin avec la lettre *D*. Il était le *Dante* des récipiendaires, c'est-à-dire qu'il les admettait dans l'Ordre. Il y eut un échange de demandes et de réponses; l'exposé des devoirs du chevalier, la prestation du serment et enfin la distribution des armes; de belles épées, à croix d'or sur la garde, furent tendues à tous les nouveaux chevaliers, qui les tirèrent du fourreau et les brandirent en écoutant l'allocution du « Dante », dont les dernières paroles furent les suivantes :

— Si vous voulez faire tout ce que l'Ordre commande, remettez votre épée au fourreau en signe d'obéissance, comme fit saint Pierre sur l'ordre de Notre-Seigneur.

Au bruit sec des armes rentrées au fourreau, tous les cœurs tressaillirent. Puis les rice-venti s'agenouillèrent au centre du chœur et prièrent dans un profond silence; après quoi, sur l'ordre du « Dante », ils tirèrent de nouveau leur épée, la lui présentèrent et reçurent tour à tour de lui, sur l'épaule gauche, la triple accolade au nom de Dieu, de la Sainte Vierge et de Saint Jean-Baptiste. Ils étaient chevaliers de Malte!

Le *Dante* leur commanda de tirer encore trois fois leur lame, au nom de la Sainte Trinité, pour défendre la chrétienté contre tous les ennemis de Dieu; ils obéirent et ne la remirent au fourreau qu'après l'avoir passée quatre fois sur un linge blanc, afin qu'elle fût « brillante et pure ».

A ce moment, dix des plus anciens chevaliers allèrent prendre sur des tabourets du chœur, des éperons d'or qu'ils attachèrent aux pieds de leurs jeunes frères. Ceux-ci jurèrent ensuite, sur les Saints Livres, d'être fidèles à l'Ordre, obéissants au Grand-Maitre, de vivre une vie pure et de rester pauvres. Il y eut encore des demandes et des réponses, des admonitions et des promesses; puis on distribua aux nouveaux titulaires le manteau, la croix blanche, dont les huit pointes sont les symboles des huit *Béatitudes*, et la croix d'or émaillée aux sept instruments de la Passion, que les membres de l'Ordre portent au cou. Ce fut le dernier acte de la cérémonie. La solennelle procession reprit le chemin du palais; et le soir, une heure avant le coucher du soleil, un grand banquet réunit les chevaliers et leurs hôtes à la table du Grand-Maitre.

La plus parfaite courtoisie multiplia les occupations agréables pour les voyageurs; ce fut, après les grandes fêtes religieuses, une visite au port, où toute la flotte réunie sous les ordres du grand vaisseau-amiral, *Le Saint-*



*Jean-Baptiste*, le plus grand connu à cette époque, s'apprêtait à prendre la mer pour six ou sept mois. Au retour, on s'arrêta au marché aux esclaves sarrasins, maures ou renégats ; et là le comte, ému de pitié, racheta un jeune et beau Maure dont la tristesse le toucha.

Il y eut ensuite une chasse à courre au Boschetto, une excursion en mer, à la Cala di San Paolo, où l'apôtre atterrit après son naufrage et où tous nos personnages, catholiques et réformés, mus par un sentiment commun, entonnèrent, en différentes langues, le *Veni Creator*, et enfin il fallut songer au départ.

Le Grand-Maitre témoigna au jeune comte une bonté toute paternelle et lui offrit une magnifique épée de Damas en lui disant :

— Portez-la pour votre défense et en l'honneur de Dieu.

Le 12 mai, à la « vesprée », le canon de Malte saluait le navire qui emportait nos voyageurs.

MARIE DRONSART.

(La fin au prochain numéro.)

## BIBLIOGRAPHIE

### BERNADETTE DE LOURDES

PAR E. POUVILLON

S'inspirant des « Mystères » du Moyen âge, et coupant ses scènes dialoguées d'un récit qui emprunte les formes naïves des vieilles légendes dorées, M. Pouvillon a évoqué la pure et simple figure de Bernadette et retracé les faits principaux qui accompagnèrent et suivirent l'apparition. C'est un essai d'un genre nouveau, intéressant au point de vue littéraire, et que liront, à cette époque où la foule religieuse reprend le chemin de Lourdes, bien des personnes qui connaissent déjà les livres éloquentes de M. Lasserre. Celui-ci a été l'historien de l'apparition ; M. Pouvillon semble vouloir en être le poète. On pourrait peut-être lui reprocher, en donnant à cette histoire d'hier une forme trop légendaire et archaïque, de lui ôter une part de sa réalité. Aussi ce qui charme davantage, ce sont les scènes d'imagination pure : l'exquis « Prologue en paradis », le dialogue des montagnes pyrénéennes, glorifiant leurs antiques sanctuaires, et, tout à la fin, la vision où Bernadette, mourante dans un couvent de Nevers, voit Lourdes transformé et les splendeurs du pèlerinage national (1).

### L'AMBITION DE JEAN TRÉMISORT

PAR MADAME COLOMB

Jean Trémisort est le fils d'une paysanne normande, veuve d'un pêcheur. Sa vive intel-

ligence attire l'attention d'un médecin de Rouen, qui le prend chez lui, d'abord dans une demi-domesticité, détail superflu et qui laisse une impression désagréable. Les rares facultés de l'enfant, sa tenacité au travail, le décident à lui faire faire des études complètes ; il devient médecin de la marine, avec un grand avenir. A côté de son attachement pour sa mère, belle figure de femme simple et forte, il garde un amour secret pour la fille du docteur, gracieuse enfant qu'il a vu grandir. Celle-ci le devine et obtient de son père qu'il consente à leur mariage. Mais Jean Trémisort veut devenir célèbre, pour que sa femme ne puisse rougir de son humble origine ; il se joint à une mission d'exploration en Afrique, et ne revient jamais, disparu, englouti dans le mystérieux continent noir. L'auteur dit n'avoir fait que raconter une histoire vraie ; on ne peut donc le blâmer de ce dénouement douloureux, mais en tous cas plus élevé et plus noble, de son joli récit, destiné autrement à se terminer comme les contes de fées (1).

### BRAVE FILLE

PAR FERNAND CALMETTES

C'est une véritable héroïne, que cette Elise Hénin, qui s'embarque comme matelot pour veiller sur un jeune frère orphelin. Elle accomplit des tâches au-dessus des forces d'une femme, et l'auteur a su, dans les divers incidents de son histoire, faire entrer toute la vie

(1) Plon, éditeur. — 1 vol. 3 fr. 50.

(1) Bibliothèque des mères de famille, Firmin-Didot. — 2 fr. 50.



d'un village maritime des côtes de la Manche, tous les dangers que courent sans cesse nos pêcheurs. A côté d'Elise et de son fiancé Silvère, il ne faut pas oublier un bon chien du nom de Barbet, pour lequel le lecteur éprouvera une vive sympathie. L'action, fort dramatique par moments, a toujours la mer pour fond de tableau, la mer orageuse ou calme, et on croit, en lisant, sentir le souffle de la brise salée. Ce n'est pas un des moindres charmes de ce livre, qui, si nous ne nous trompons pas, a déjà paru en édition illustrée (1).

### HÉLAS!

PAR RHODA BROUGHTON

Le nom de miss Broughton est, certainement, à lui seul, une recommandation près des personnes qui connaissent ses jolis romans. Depuis plusieurs années, aucune de ses œuvres les plus intéressantes n'avait été publiée en français; « Hélas! » compte parmi les meilleures et sera certainement bien accueillie de celles de nos lectrices, — les plus âgées seulement, — auxquelles nous pouvons en recommander la lecture. Dans un récit habilement mené, où le mot d'une énigme émouvante n'est donné qu'à la dernière page, l'auteur nous fait assister à la triste destinée d'une jeune fille dont une inconséquence a brisé la vie dès le début. C'est à Florence, puis en Algérie que nous sommes conduits, motif à ces coins de paysage dans lesquels se complait miss Broughton et où elle excelle comme elle excelle également à donner du relief aux moindres personnages de ses drames de la vie réelle, toujours si vrais et si attachants, avec leur ironie spirituelle et souriante pour les petites lâchetés mondaines (2).

### LA JEUNE INDIENNE

PAR MADAME DE STOLZ

Deux enfants orphelins sont amenés des Indes pour être confiés à des parents qui les accueillent à contre-cœur. Cependant, la jeune fille, par sa beauté et son intelligence, conquiert l'affection d'un oncle égoïste, tyran de tout ce qui l'entoure. Il fait d'elle son héritière, puis l'abandonne lorsqu'elle refuse un mariage

qu'il veut lui imposer. Le développement du caractère de Léa, sa ferme droiture que n'effraient point les luttes de la vie, et qui finit par être récompensée par un bonheur mérité, anime ce petit roman dont l'inspiration est très élevée et qu'on peut spécialement recommander aux bibliothèques chrétiennes ainsi qu'aux jeunes filles (1).

### ALEXANDRE VORSOF

PAR MADAME DE NANTEUIL

On peut dire que le jeune héros de M<sup>me</sup> de Nanteuil passe, depuis le berceau, par les vicissitudes les plus imprévues. Ses parents sont guillotins pendant la Terreur; il est sauvé par la fille du geôlier. Plus tard, il devient le captif d'une bande de bohémiens; enfin, il s'engage à bord d'un navire du célèbre corsaire Surcouf, et, après avoir été prisonnier sur les pontons anglais, il recouvre son nom et son rang véritables. Les aventures du jeune Alexandre servent à relier ensemble des tableaux très variés de la vie au commencement de notre siècle, sous ses aspects les plus divers. Cet ouvrage, destiné à la jeunesse, a donc un certain caractère historique. Il est écrit avec le talent habituel de l'auteur; un seul défaut peut-être: c'est que la multiplicité des incidents et des personnages nuit quelque peu à l'intérêt en le divisant (2).

### LES ÉTAPES DE SIMONE

PAR MATHILDE AIGUEPERSE

M<sup>me</sup> Aigueperse, dont nos lectrices ont pu apprécier la charmante nouvelle: *Main d'enfant*, vient de publier un roman qui offre les mêmes qualités morales et délicates. Toutes les jeunes filles suivront avec intérêt *Les Étapes de Simone*. Si les mérites et le courage de l'héroïne atteignent à un degré de perfection assez rare, elle n'en est que plus digne de servir de modèle (3).

A. CHEVALIER.

(1) 1 vol. broché, 3 fr. 50. — Plon, éditeur.

(2) 3 fr. 50. — Perrin, 33, quai des Grands-Augustins.

(1) 3 fr. — René Hatin, 35, rue Bonaparte.

(2) 4 fr. br. — Hachette, boulevard Saint-Germain, 75.

(3) Chez Lecoffre, 90, rue Bonaparte. — 1 vol. broché, 2 fr. 50.



# Mon Cousin Guy

A Mademoiselle Marie-Louise Abraham.

I



VOYONS, Guy, tu n'oublieras pas mes instructions?... Tu n'oublieras pas que nous attendons une dépêche de toi pour prendre le chemin de Douarnenez, de façon à y être la veille du *Pardon*, répéta encore M<sup>me</sup> Chausey à son frère, un beau grand garçon d'environ vingt-huit ans, très élégant d'allures, plus jeune qu'elle d'une quinzaine d'années, et que, pour cette

raison, elle considérerait un peu comme son fils aîné.

Sur le seuil du grand hôtel de Pont-Aven, ils étaient attendant la voiture qui devait conduire Guy de Pazanne à la petite station de Quimperlé. Il s'était mis à rire gaiement aux recommandations de sa sœur.

— Louise, je t'en prie, ne m'en dis pas plus. Tu m'humilies avec ton peu de confiance en ma mémoire. Je te certifie que je serai à la hauteur de ma mission de fourrier; que vous aurez « logis et couche molle », comme l'on dit en poésie, voiture pour le *Pardon*, etc., etc. Fiez-vous à moi pour cela!

— Le pouvons-nous vraiment? oncle, lui glissa malicieusement une jeune fille blonde, svelte dans sa blanche toilette parisienne.

Près d'elle se tenait son fiancé; et rien qu'à les voir à côté l'un de l'autre, il apparaissait de toute évidence que leur mariage ne pourrait être rangé parmi les « unions de convenances ».

Comme un écho, dans le cadre de la fenêtre, sa sœur répétait gaiement :

— Vraiment, nous le pouvons, oncle?

En manière de plaisanterie, elle lui donnait ce titre, car, d'ordinaire, fraternellement, ils s'appelaient tout simplement par leur nom de baptême.

— Vous le pouvez, mes nièces, je vous en donne ma parole sacrée. Aussi, jouissez en paix de vos dernières heures à Pont-Aven.

Et, se tournant vers les fiancés, il acheva drôlement :

— Jouissez-en, heureuses gens, pour qui Pont-Aven restera synonyme de lieu de délices, tant il vous apparaîtra toujours rempli des plus délicieux souvenirs!

— Voyons, Guy, ne te moque pas d'eux, fit M<sup>me</sup> Chausey en riant; sans quoi, prends garde, quand ton tour viendra...

— Quand il viendra!!!... J'imagine que ce sera si tard que nous serons tous alors des gens trop rassis pour avoir la moindre tentation de plaisanter ou de nous moquer les uns des autres!

— « Ils sont trop verts », Guy, lança gaiement Charlotte, la fiancée. Si Jeanne d'Estève était ici, feriez-vous encore de semblables déclarations, mon oncle, mon cher oncle?

— *Chi lo sa?*... Peut-être, en effet, que l'occasion, la délicieuse verdure de Pont-Aven, l'influence du ciel breton, de toutes les coiffes bretonnes, de... que sais-je encore? Peut-être que tout cela réuni opérerait sur moi de façon à me faire risquer une déclaration décisive à la belle Jeanne, mais...

— Mais, interrompit M<sup>me</sup> Chausey, pour l'instant, tu dois songer non à conquérir la dame de tes pensées, mais bien à nous faire tes adieux et à partir; sans quoi, tu manqueras ton train, et tu sais que...

— Que je dois vous chercher à Douarnenez domicile, voiture et le reste. Louise, je t'assure que je n'ai pas besoin que tu me le répètes encore. Je me sauve... Voilà justement mon véhicule qui approche.

Il était peu élégant ce véhicule, une espèce de petite carriole boiteuse et cahotante, conduite par un pâle Breton à face maigre sous son feutre à larges bords dont la brise faisait ondoyer les rubans. Peu élégant, en vérité; et Guy l'enveloppa d'un coup d'œil amusé, tandis que, dans son esprit, passait, fugitive, la



vision du fringant attelage qu'il conduisait au Bois, chaque jour, à Paris.

M<sup>me</sup> Chausey répétait :

— Guy, dépêche-toi, si tu ne veux pas manquer le train ; ton équipage ne demande qu'à t'emporter. Promène-toi bien à Douarnenez en nous attendant. Si le temps te semble trop long en notre absence, va faire connaissance avec la famille que nous avons par là-bas.

— Ah ! oui, la famille que tu nous as découverte à Douarnenez !

— Découverte ! Pas le moins du monde !... Voyons, Guy, rappelle-toi... Hier encore, je t'ai expliqué que le docteur de l'endroit, Yves Morvan, était un cousin à nous, par sa première femme.

— Cousin à la mode de Bretagne !

— Mais non, un cousin authentique, à la mode de tous les pays... Guy, ne plaisante pas toujours ainsi... Tu es insupportable !

— Cousin authentique ou non, peu m'importe, fit-il avec un rire insouciant. Je n'ai nulle envie d'aller faire la connaissance de cet estimable Douarneniste. D'ailleurs, puisqu'il est aujourd'hui en puissance d'une nouvelle épouse, il ne m'est plus parent, non plus que la smala d'enfants dont tu le dis gratifié par cette nouvelle épouse. Tu iras le voir si bon te semble, Louise, ma très aimable et très sociable sœur ; mais, pour mon compte, je laisserai cet Esculape, excellent, je n'en doute pas, à ses malades.

— Monsieur, il serait temps de partir, insinua timidement le cocher, qui, du bout de son fouet, caressait les oreilles de ses petits chevaux.

Guy regarda sa montre :

— Diable ! c'est vrai, l'heure avance. En route ! Louise, mes nièces, au revoir. Dans deux jours, donc, je vous attendrai.

Il serra cordialement la main du fiancé de Charlotte, Pierre Rivesaltes, un camarade d'enfance à lui, et il monta dans la carriole.

Quelques jeunes misses de la colonie anglaise, — très nombreuse à Pont-Aven, — assistaient au départ du jeune homme avec un sans- façon parfait, chuchotant entre elles dans leur caquetage anglais qui donnait à leurs paroles une sonorité de gazouillement, échangeant leurs remarques sur les brillantes Parisiennes, si gaies, si jeunes toutes les trois, qu'on aurait pu, sans peine, prendre M<sup>me</sup> Chausey pour la sœur aînée de ses filles.

Elles avaient également produit un effet très sensible sur les artistes, toujours en grand nombre dans ce délicieux petit coin du Finistère.

— Des gens du monde ! avaient-ils murmuré entre eux la première fois qu'escortées des deux jeunes gens, elles étaient entrées dans

la pittoresque salle à manger du « grand » hôtel de l'endroit.

Et d'un œil connaisseur, ils avaient examiné discrètement les trois voyageuses : la mère, dans tout l'épanouissement d'une belle maturité de femme qui lui avait donné un buste superbe, tout en laissant au visage un éclat surprenant sous la caresse des cheveux châtain clair, savamment soignés, moussant avec art au-dessus des yeux bleus presque toujours rieurs comme les lèvres, qui se relevaient volontiers sur la ligne ivoirine de dents restées irréprochables.

En sa fille aînée, elle semblait revivre telle qu'elle avait été vingt ans plus tôt ; c'était la même beauté blonde, le même entrain joyeux et inaltérable qui s'était atténué chez sa seconde fille, une brune délicatement jolie, à la façon d'une statuette de Saxe dont elle avait l'élégance ; mais une élégance discrète, imprégnée d'une distinction extrême comme l'était sa nature même, très douce, naturellement éprise de calme et de correction, ennemie instinctive de toute originalité même, pour peu que cette originalité voisinât de trop près avec l'excentricité.

Ceux qui classaient M<sup>me</sup> Chausey parmi les privilégiés de ce monde ne se trompaient point. Elle était, par caractère, absolument réfractaire à tout sentiment pessimiste ; et la perte d'un mari, pour qui elle éprouvait plus d'estime que d'affection, avait été la seule épreuve qui eût assombri son existence de femme. Ses filles ne lui avaient jamais donné nul souci sérieux, d'autant qu'elles avaient hérité de son heureux caractère. Très charmantes, elles rencontraient infiniment de succès dans le monde, ce à quoi leur mère était fort sensible. Enfin, elle allait marier l'une d'elles, de la façon qu'elle avait souhaitée, avec un homme qu'elle connaissait de longue date, comme ami de ce frère pour qui elle éprouvait une vraie tendresse maternelle, dont ses filles, Charlotte et Madeleine, se disaient, en riant, jalouses.

Fort séduisant, il est vrai, ce Guy de Pazanne, qui, chose rare, était également apprécié des hommes et des femmes ; des premiers, parce qu'il était un très galant homme, ami aussi dévoué que camarade charmant ; des secondes, parce qu'avec elles, il se montrait d'un courtoisie chevaleresque, discrètement relevée d'une pointe de hardiesse donnant une saveur toute particulière à ses hommages qu'il leur offrait en adoucissant l'éclair toujours un peu railleur de son regard, fait pour étudier les gens et les choses. Soldat, et en temps de guerre, il eût été de ceux qui accomplissent comme un jeu des actions d'une témérité héroïque et folle. Mais il n'était pas soldat, n'a-



vait aucunement à faire dépense de courage militaire et n'accomplissait d'autres actions que celles à lui dictées par son bon plaisir. Pourtant, sous son scepticisme souriant, il cachait une très réelle et très chaude bonté de cœur, une puissance de dévouement qu'on n'aurait pas soupçonnée chez ce clubman élégant à qui la vie avait toujours été bonne et la fortune complaisante. Sans qu'il eût la peine de les gagner, elle lui fournissait, en effet, des revenus allègrement dépensés, aussi bien à Paris, dont il n'eût pu longtemps se passer, que partout, en France et à l'étranger, où l'attiraient ses curiosités d'homme très intelligent doué de goûts artistiques très sûrs.

Et c'est parce que la généreuse nature l'avait ainsi doté qu'il venait de trouver un plaisir aussi vif dans son excursion en Bretagne; c'est pour cela que la perspective d'assister au Pardon de Kergoat lui était agréable; pour cela que, dans le train qui l'emportait vers Douarnenez, il regardait, sans se lasser, fuir le paysage, l'œil distrait aux stations par le spectacle des costumes caractéristiques du pays, des coiffes blanches aux ailes relevées, frémissantes autour du visage des fillettes comme des vieilles; distrait par tout ce qui révélait l'existence, dans cette extrême fin de la Bretagne, d'un petit monde à part, pittoresque comme la terre où il vivait; encore fermé aux mœurs, aux usages, à la langue même, qui était celle de tous les autres êtres nés sur la vieille terre de France...

Mais, après une courte station à Quimper, le train venait de s'arrêter définitivement avec un sifflement aigu; et sur la plaque bleu vif qui dominait le quai de la gare, en grosses lettres blanches, s'alignait le mot : *Douarnenez*.

## II

Le soir maintenant. Une nuit tiède d'août à travers laquelle flottait, portée par la brise, une exquise odeur de chèvre-feuille et de verdure mouillée, ainsi qu'il arrive après les pluies chaudes qui font la terre plus parfumée et le ciel plus limpide sous un ruissellement des étoiles.

Dans sa chambre d'hôtel, Guy de Pazanne écrivait à la clarté de la lampe; et sa correspondance devait l'amuser, car un demi-sourire éclairait sa physionomie. Il écrivait :

« D'où pensez-vous que je sorte à cette heure du soir, tardive quant aux usages de Douarnenez; d'où pensez-vous que je sorte, alors que j'arrive seulement dans le très respectable hôtel où vous aurez bientôt à établir

vos pénates, ô ma sœur, ô mes nièces, ô mon futur neveu? .. Si, au lieu d'une simple lettre, je devais, sous les peines les plus graves, écrire un chapitre de doctes réflexions teintées de philosophie, je l'intitulerais — et combien, justement! vous le reconnaîtrez tout à l'heure : — « De l'influence des orages sur les intentions des hommes et sur les miennes en particulier... »

Oui, ma chère Louise, si le ciel n'avait pas été de plomb cette après-midi, lourd de nuages; si ces nuages ne s'étaient pas ouverts sur ma tête et celles des Douarnenistes en averses formidables avec accompagnement d'éclairs et de coups de foudre, — sans métaphore; — si ma curiosité de touriste ne m'avait pas entraîné à ce moment même loin de tout asile; si le grand, le puissant, l'invincible Hasard enfin n'avait pas jugé à propos de s'occuper de mon infime personne, je n'entrerais point là où je suis entré, où j'ai dîné même, pour ma grande distraction...

Charlotte, ma mie, d'ici je vous entends me jeter un impatient : « Où était-ce donc? » Du calme, ma nièce. Un récit complet, vous l'aurez, un récit détaillé, tout comme pourrait l'être un roman de... Pour ne froisser personne, ne mettons aucun nom... Un récit dont l'étendue vous révélera que les plaisirs du soir brillent à Douarnenez par une absence totale et que bienheureux sont les mortels qui savent se suffire à eux-mêmes. C'est une vérité de tous les temps que je prise fort à cette heure... Et mon récit?... La voici, ô la plus curieuse des nièces.

Déjà vous l'avez deviné, n'est-ce pas? ce récit a une héroïne, une héroïne qui serait une petite créature unique en son genre, quand bien même elle ne serait pas mon héroïne. Enfant ou jeune fille, tout simplement fillette, peut-être; je ne sais trop vraiment lequel de ces noms lui convient le mieux. Elle est le tout ensemble et, selon les minutes, elle mérite particulièrement l'un ou l'autre. En toute franchise, — car nous sommes à cette heure fort bons amis et cela sans qu'il y ait eu hardiesse dans son fait ou audace dans le mien, soyez-en sûre, sage Madeleine, — donc, en toute franchise, elle m'a confié qu'elle avait dix-sept ans fraîchement sonnés. Mais elle est si menue, non pas frêle, que, sur sa taille seule, on la rangerait parmi les très jeunes.

Où je l'ai rencontrée, maintenant? Voici la chose :

Premier tableau. — Je descends de mon wagon en gare de Douarnenez. Je constate que l'air du pays est brûlant, peut-être par aventure, et que le ciel y est d'un bleu gris tout à fait menaçant. Je protège tant bien que mal ma valise contre l'empressement excessif des re-



présentants de tous les hôtels, petits et grands, et je m'engage sur le pont majestueux qui s'allonge bien haut sur le Pouldavid. Devant moi, chemine alertement un groupe composé de deux solides garçonnetts, — pas beaux, ma foi, vus ainsi en profil perdu, mais de robuste carrure, — escortant l'un à droite, l'autre à gauche, une mignonne personne en robe rose, toute mince, dont je n'aperçois pas le visage. Il m'est donné uniquement de contempler la ligne souple d'une joue veloutée comme un beau fruit, une adorable nuque d'une blancheur dorée sous le retroussis de cheveux châtain foncé, à reflets de cuivre rouge, tordus à la diable, de façon à laisser en pleine liberté, tout juste effleuré par de petites mèches disciplinées et frisantes, un cou de fillette supportant fièrement la tête fine dont je ne vois pas les traits. Mais, par instants, m'arrivent les éclats d'une voix jeune et d'un rire gai, à épanouir le plus sombre misanthrope de la terre... Charlotte, ne juge pas mal mon excellent ami, ton fiancé Pierre, lui, me comprendra si je vous dis que, poussé par une vague curiosité, je fais quelques pas en avant afin de dépasser le groupe qui continue à détalier devant moi, toujours aussi prestement. Je le dépasse, en effet, mais ledit groupe, qui certes n'y entend pas malice, se détourne au moment même comme un seul homme : et tout juste, j'entrevois, de mon inconnue, des lèvres qui rient et deux larges yeux noirs, très noirs, un peu enfoncés sous les sourcils, dont les larges prunelles flambent joyeusement de tout l'éclat de la vie jeune.

En ma qualité d'homme sérieux, je poursuis mon chemin sans commettre davantage le péché de curiosité, et j'arrive à l'hôtel réputé le plus agréable de l'endroit.

Deuxième tableau. — Au moment où j'y pénétre, l'atmosphère y est tout imprégnée d'alégresse, car le premier héritier de son propriétaire vient d'être baptisé à grand renfort de dragées et de sonneries de cloches. Le père exulte et m'invite à célébrer la naissance de son nouveau-né avec tous les hôtes actuels de la maison, auxquels il offre un punch de réjouissance. Les domestiques masculins rayonnent également, et les soubrettes de même, sous l'envolement de leurs coiffes, qui ont l'air de palpiter, toutes joyeuses, elles aussi. Vous comprenez que je me sens un peu désorienté au milieu de ce rayonnement général. Positivement, je me produis l'effet d'un intrus dans cette demeure où les efforts les plus consciencieux ne sauraient me mettre au diapason voulu. Aussi m'en vais-je explorer la petite ville et ses environs les plus proches en homme imprudent qui a oublié que les orages ont, de toute éternité, fondu, à l'heure mar-

quée, sur les mortels exposés à leurs effets. Loin de m'effrayer des nuages d'un gris lourd nuancé de tons roux qui s'amoncellent sans relâche ; loin de m'effrayer des éclairs encore fugitifs, des premiers roulements de la foudre, je m'arrête pour admirer plus à mon aise — ô imprudence ! — l'horizon superbe que forme le ciel tourmenté. Bien plus, je m'arrête sur une grande route, dite du Ris, là où s'en détache une ombre de sentier qui dévale presque à pic jusqu'à l'enchevêtrement des rochers bordant la côte, et qui dévale de très haut, pittoresque à souhait dans sa bordure d'ajoncs et de bruyères, mais abrupt à l'avenant... Un sentier de chèvre, vous dis-je...

Et cependant, au moment même où j'en jugeais ainsi, des promeneurs surgis des rochers, semblait-il, s'y engageaient... Ils étaient un... deux... trois. Et l'un de ces promeneurs était une promeneuse, habillée de rose, qui ramena dans ma pensée la vision déjà effacée de ma jeune inconnue du Pouldavid... Était-ce elle encore ? En guise de réponse, le grand vent qui s'élevait m'apporta l'écho lointain des paroles prononcées par une voix jeune, et je distinguai ces simples mots :

— Vite ! Corentin... L'orage est tout proche... Qui de nous deux sera le plus tôt sur la route ?...

Tout uniment, voilà ce que j'entendis. Et j'avais bien entendu, car aussitôt je vis s'élançer et courir une petite forme rose, d'un mouvement si rapide qu'elle paraissait tout juste effleurer l'herbe poudreuse sur laquelle, déjà, hélas ! s'écrasaient de larges gouttes de pluie. Elle grimpait sans relâche, ma foi, me donnant, je vous l'affirme, une haute idée de son agilité et de l'excellence parfaite de ses poumons... Elle grimpait aussi aisément que nous autres avançons dans notre allée des Acacias, bien sablée... Elle grimpait, pareille à un léger tourbillon rose, sans paraître se douter le moins du monde de l'incroyable rudesse du sentier.

Par exemple, derrière elle, à distance, le garçonnet, qu'elle avait appelé Corentin, trot-tinait lourdement, buttant de-ci de-là, les joues enflammées, ses robustes jambes de gamin trop lourd incapables de lutter avec succès contre les pieds de jeune fée de sa compagne... Une seconde pourtant, elle s'arrêta pour se détourner et elle aperçut, loin derrière elle, l'infortuné Corentin, continuant à se démener pour avancer vite ; puis, plus bas encore, son autre compagnon qui se mettait en devoir de la rattraper. Il allait à grandes enjambées, sautant par dessus les massifs d'ajoncs, piqué au jeu, sans doute, en apercevant cette vraie petite elfe presque en haut du sentier. Elle était déjà repartie, après avoir jeté au garçon un joyeux : « Impossible de m'atteindre ! » et



elle arrivait le nez au vent, ses cheveux à demi dénoués s'envolant autour de son visage sous les rafales, devenues furieuses, du vent; l'une d'elles, même, lui enleva son chapeau sans qu'elle parût sans douter et, triomphante, adorablement grisée par l'excitation de la course, elle apparut sur la grande route, juste devant moi : ses joues étaient pourprées et la peau toute moite sous le frissonnement des petites mèches folles de sa nuque et de son front; un souffle rapide entr'ouvrait ses lèvres, fraîches à faire rêver des folies; et dans ses grandes prunelles noires dansait une flamme de plaisir dont le reflet avivait l'éclat du visage, d'une irrégularité piquante, gamine et délicate.

Elle n'avait pas eu soupçon de ma présence jusqu'alors. Setrouvant subitement à quelques pas de moi à peine, elle fit un léger « Ah! » de surprise qui s'étouffa tout de suite; car, au moment même, un éclair aveuglant déchirait les nuages massés sur nos têtes, suivi aussitôt par un formidable roulement de tonnerre. Elle eut un sursaut effaré et appela, tout en replantant au hasard son peigne dans l'épaisseur de ses cheveux ondulés :

— Corentin, Yves, sauvons-nous! Vite!... Nous allons être mouillés!

Ils allaient l'être — et moi aussi! par ma faute, ma très grande faute, en punition de ma curiosité... Et mouillés d'importance. Cela ne faisait plus l'ombre d'un doute; le ciel s'ouvrait pour jeter sur nos têtes une véritable trombe. Les garçons, à leur tour, surgissaient sur la route, le brave Corentin, sans rancune de sa défaite, apportant le chapeau abandonné par sa propriétaire, qui semblait n'en avoir cure. Mais l'averse s'abattant sur ses cheveux dut lui donner la pleine conscience qu'elle était nu-tête, car promptement elle replaça son chapeau au petit bonheur, tandis que j'ouvrais avec une rapidité analogue le parapluie que j'avais emporté, grâce à mon instinct d'animal civilisé... J'en étais presque honteux en voyant ma jeune Atalante arrosée à la façon des fleurs dont elle avait l'éclat. L'aisance avec laquelle elle supportait l'assaut de cette formidable douche, me remplissait d'admiration pour sa vaillance et de mépris pour le soin que je prenais de mon individu... Entre nous, je me sentais positivement grotesque, cheminant, d'un pas vif et digne, à l'abri de mon parapluie, moi homme! tandis que ces trois enfants se faisaient tremper jusqu'aux moelles. Offrir mon parapluie tout entier était bien héroïque, car il pleuvait... oh! combien! sur cette route sans abri, bordée seulement de hauts sapins, insuffisants en la circonstance. En offrir une partie n'était pas sans charme, mon vieux Pierre. Mais savais-je comment je serais reçu? Ma cour-

toisie, ma discrétion, et mon égoïsme se livraient une bataille acharnée pendant que, devant moi, mon inconnue courait entre ses deux gardes du corps. Je voyais l'eau marbrer peu à peu le corsage rose... Alors je pensai qu'il est des moments où les convenances doivent s'effacer devant les lois de la simple humanité; et, à l'aide de quelques enjambées considérables, je rattrapai le groupe et appelai :

— Mademoiselle!

Elle se détourna. Je vis les grands yeux faits d'ombre et de lumière s'arrêter sur moi tout étonnés, avec un regard d'enfant.

— Mademoiselle, la pluie tombe avec une telle force, que je vous demande la permission de vous offrir l'abri de mon parapluie.

L'expression de surprise devint plus accusée encore. En même temps, elle eut un geste d'épaules insouciant :

— Merci, monsieur. Cela m'est égal d'être mouillée!

Je m'en doutais déjà depuis quelque temps. Mais je n'eus pas même le loisir de lui répondre, car un coup de tonnerre éclata tellement strident que, tous les quatre, nous sursautâmes. Corentin, qui n'était pas la vaillance même, se rapprocha de sa sœur et j'entendis vaguement la voix du grand Yves prononcer :

— Arlette, tu ferais mieux d'accepter la proposition de Monsieur, car mon père sera tourmenté de savoir que tu as reçu tout l'orage!

Arlette! Que vous semble de ce vieux nom appliqué à cette toute jeune créature?

Probablement, le père de M<sup>lle</sup> Arlette était une puissance pour elle, — encore qu'elle eût eu une bouche volontaire tout à fait significative, — car à sa seule évocation, elle vint docilement se ranger à mes côtés. Et, de plus belle, nous nous mîmes à courir sur la route, au bas de laquelle on distinguait, enfin! la bonne ville de Douarnenez, noyée sous ce nouveau déluge.

Près de moi, M<sup>lle</sup> Arlette volait silencieusement, son regard vif errant de droite et de gauche, sans d'ailleurs s'arrêter sur ma chétive personne, mais bien, de temps à autre, sur quelques brins de chèvrefeuille, glissés dans sa ceinture, dont le parfum m'arrivait par bouffées. Je la voyais seulement de profil; une mèche rebelle, toute dorée, retombait bouclée sur sa tempe gauche, balancée par le vent, et, à toute minute, elle la rejetait en arrière d'un geste impatient.

Les deux garçons galopèrent à grandes enjambées.

Dans notre course échevelée, je demandai à ma compagne :

— Veuillez me dire, mademoiselle, où je dois vous conduire?



— Nous arrivons... Là!... Dépêchons-nous ; dans une seconde, nous allons être à l'abri!

Se dépêcher devait lui être familier, car elle s'en acquittait à merveille. Je la suivais tout juste, moi qui n'avais pas sa légèreté de petite fille. Les garçons s'engouffrèrent dans l'allée d'un jardin enserré par une grille. M<sup>lle</sup> Arlette s'élança; et moi à son exemple. m'efforçant de la protéger de mon mieux contre la grêle, qui nous cinglait maintenant. Elle gravit d'un bond les marches ruisselantes d'un petit perron, atteignit le seuil d'une porte étroite et haute. Là, je m'arrêtai discrètement. Mais sa voix résonna presque impérative :

— Entrez, monsieur; entrez donc vite!

Et j'obéis, poussé d'abord par l'instinct qui nous porte à chercher un abri quand il pleut, et ensuite par la curiosité de savoir qui était cette jeune sylphide. Alors, je me trouvai en présence d'une grosse *bourleden* aux joues de pomme d'api, qui, en langue bretonne, fulminait d'importance contre le grand Yves et l'infortuné Corentin, leur montrant d'un geste courroucé la trace de leurs pieds boueux sur les dalles du vestibule. A ma vue, elle s'arrêta court, avec un air de se demander quel était l'audacieux personnage qui se permettait de pénétrer ainsi tout trempé dans un logis étranger; et sa mine était tellement significative, que j'eus envie de lui adresser tout platement des excuses et de filer vers Douarnenez.

Mais M<sup>lle</sup> Arlette me répétait :

— Entrez donc, monsieur.

Et sans plus d'hésitation, j'entrai. Elle avait fait un mouvement pour ouvrir une porte près d'elle, — un sanctuaire que je devais être indigne de connaître, car la farouche matrone eut un geste d'indignation et prononça en breton quelques mots de ce ton furieux qui semblait lui être familier; sans que, d'ailleurs, M<sup>lle</sup> Arlette en parût le moins du monde troublée. Une ondée pourpre monta seulement vers ses joues rosées, le pli volontaire de ses lèvres s'accentua et, redressant sa petite tête, elle dit, la main sur le bouton de la porte :

— Je *veux*, moi ! Mon père est-il là ?

— Non, grommela en français, cette fois, cette terrible *bourleden*. Non, M. le docteur n'est pas rentré.

M. le docteur ! Je dressai l'oreille. J'étais chez un docteur ! à Douarnenez ! Louise, les Tures sont éminemment sages : on n'échappe pas à sa destinée et la voix du sang n'est pas ce qu'un vain peuple pense... J'interrogeai aussi respectueusement que possible :

— Veuillez m'excuser, mademoiselle, de vous adresser cette question. Mais ne serais-je pas chez le docteur Morvan ?

— Bien entendu ! fit M<sup>lle</sup> Arlette, me regar-

dant cette fois avec de grandes prunelles curieuses.

— Et n'est-ce pas M<sup>lle</sup> Arlette Morvan qui a la bonté de m'offrir l'hospitalité en ce moment ?

— Oui ! fit-elle encore, du même accent de surprise extrême. Je suis sûre qu'en ce moment ma petite apparition du Pouldavid commençait à croire que l'orage avait troublé ma cervelle. Oui, je suis Arlette Morvan.

Et, sans cérémonie, elle acheva naïvement :

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Pour avoir l'honneur, mademoiselle, de me présenter à vous, comme votre cousin, Guy de Pazanne...

— Mon cousin!!!! Vous êtes mon cousin?... Quel cousin ? Pas de Châteaulin, parce qu'alors vous seriez cousin de ma belle-mère, mais pas de moi... Oh ! non, pas de moi !

Pourquoi diable me parlait-elle de Châteaulin ? Mystère ! A tout hasard, je répondis :

— Non, pas de Châteaulin, de Paris. Je suis de passage seulement à Douarnenez; et ma sœur, M<sup>me</sup> Chausey, y arrive après-demain avec ses filles. La connaissez-vous au moins de nom ?

Je me faisais positivement l'effet d'un intrus, d'un de ces cousins de fantaisie qui surgissent dans les comédies, et une terrible envie de rire me prenait à la gorge devant l'air effaré de la grosse *bourleden*, d'Yves et de Corentin, mes cousins aussi, mais qui ne ressemblaient en rien à leur délicieuse petite sœur. Je ne sais quelles pensées s'agitaient dans sa cervelle de fillette; mais, les dieux en soient loués ! elle paraissait avoir accepté déjà tout simplement, comme je le lui offrais, ce parent inconnu, trouvé sur une route pendant un orage, quand, sur le seuil du vestibule, une grande silhouette se détacha, celle du docteur lui-même. Dans le trouble de cette présentation impromptue, nous ne l'avions pas entendu approcher. Avant que j'eusse pu articuler un mot, M<sup>lle</sup> Arlette avait bondi vers lui, s'était pendue à son cou d'un mouvement caressant, et s'écriait :

— Oh ! père, figurez-vous une chose très drôle ! Monsieur m'a prêté son parapluie; il s'appelle M. de Pazanne, et il est notre cousin !

— Monsieur qui?... Qu'est-ce que cette histoire ? fit le docteur, abasourdi.

Je m'avançai, recommençant une présentation sérieuse au docteur, nommant mes tenants et mes aboutissants, repris de la crainte que cet homme de physionomie très intelligente, le visage triste et fatigué sous des cheveux presque blancs, que cet homme ne me prît pour une façon d'aventurier, désireux de s'introduire dans son *home*. A Paris, j'eusse, il est probable, éveillé cette crainte peu flat-



# JOURNAL DES DEMOISELLES

14, rue Drouot, 14

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

## MODES

Les tissus de demi-saison et d'hiver, dont on commence à se préoccuper, sont généralement assez épais, très rugueux ou très doux. C'est le genre cachemire de l'Inde, ou zibeline plus fort. Voici, dès à présent, quelques indications à ce sujet :

La *Frileuse* est un tissu très moelleux; il a 1 m. 30 de large et se fait en quatre couleurs seulement : vert-myrrthe, rouge, marron et violet; le tout est rayé par un vermicelle noir, qui lui donne d'autant plus l'aspect d'un ombré que l'étoffe est à poils longs très soyeux. L'*Erin* rappelle tout à fait les lainages tissés par les pauvres pêcheurs d'Irlande, que protège, dans un esprit si chrétien, miss Maud Gonne. Souple comme la flanelle, il est un peu moutonneux, et se fait en rouge vif, bleu marine foncé, vert bronze, mordoré, capucin et noir. Celui-ci n'a que 1 m. 20 de large. On peut employer l'*Erin* en robes d'intérieur, en petits vêtements douillet, en costumes de ville, mais plutôt encore de voyage.

Le *Montagnard* est une belle et solide étoffe de laine qui a 1 m. 30 de large, et, comme contexture, rappelle un peu, mais d'une façon plus accentuée, le point de tapisserie. On peut faire ainsi de très élégants, quoique de très sévères costumes d'hiver, tout unis, ou garnis de galons de laine ou de bande de fourrure. On le trouve en noir, en bleu marine, bleu de France, vert fusain, noisette, pain brûlé, avanturine et bronze florentin.

Le *Scotland* est une armure que sa grande largeur (1 m. 40) fera beaucoup apprécier dans la confection. C'est un tissu assez épais, mais très souple, quoique un peu sec au touché. Je ne puis en donner une meilleure idée qu'en le comparant en moins raide à l'ancien nid d'abeille. En rouge, particulièrement, il ferait une très jolie robe de chambre. On peut aussi l'employer en costume complet, en noir, bronze, bleu marine, violet foncé et beige clair. De 10 cent. moins large est la *Sibérienne*, qui constitue une des hautes nouveautés de la saison. Cette étoffe, d'un aspect très hivernal, est aussi une armure ou plutôt une cheviotte poilue, un peu rude au touché, mais légèrement brillante comme du poil de chèvre. On la trouve en scabieuse, vert bouteille, beige demi-teinte, bleu de roi foncé, capucin, tabac, bleu marine et noir. La plus grande simplicité conviendra à un costume de ce genre. Il porte, pour ainsi dire, en lui-même sa garniture. C'est la coupe et la façon qui lui donneront son cachet.

Plus classique est le *Zanetto*, qui n'est, en réalité, qu'une diagonale accentuée, aussi très avantageuse à utiliser en confection, puisqu'elle a 1 m. 40 de large, et ne se fait qu'en marron, en noir et en trois teintes de bleu très foncé, dont le plus sombre est un bleu marine presque noir. Également en 1 m. 40 est la *Valkyrie*, dont l'aspect sévère rappelle assez l'héroïne du drame lyrique de Wagner. Plus rude que le *zanetto*, c'est une armure en losange, très solide, et qui affrontera sans inconvénient

la pluie, le vent et la neige. On le trouve en bleu bleuet foncé (la nuance à la mode), havane, bleu marine et noir.

Le *Persan* est une jolie étoffe frisée; c'est une sorte de tricot rappelant l'astrakan, quoiqu'on ne le fasse qu'en blanc, vert mousse, bleu marine, blond, marron clair et havane. Ayant peut-être un peu le défaut de grossir, on ne l'emploiera guère qu'en vêtement et en garniture; mais, dans ces deux cas, il sera charmant.

Le *Sans-gêne*, en dépit de son nom, composera des costumes exquis de demi-toilette. C'est une très grosse pointe de diamant grenat, chiné de noir, sur fond noir; vert émeraude, chiné de bleu, sur fond bleu marine; grenat et vert, mélangé et chiné, sur fond noir; or et bleu marine chiné, sur fond bleu marine; violet et noir chinés, sur fond noir. C'est une sorte de treillis, assez rude au toucher, mais souple et chaud, quoique très léger.

Une robe de ce genre sera charmante ornée de velours assorti de nuance au motif ou au fond. Cette étoffe se prêtera agréablement aux essais de retroussis que l'on se propose de faire pour la mauvaise saison. Comme le *Pelerin*, le *sans-gêne* n'a que 1 m. 20 de large. Celui-là est une petite diagonale poilue que l'on trouve en noir, vert pré, carmelite, capucin, bleu marine, noisette, beige clair et fauve.

Ferme, assez terne, très solide, mais plein de genre est le *serpentin* (1 m. 30 de large), que l'on trouve en rouge et noir, bleu marine et noir, marron et noir, héliotrope et noir, et vert olive et noir. Ce tissu, ayant ce qu'on appelle beaucoup de main, ou de soutien, sera aussi apprécié en confection qu'en robe.

Le *Londonnien* est une sorte de bourrette mélangée qui composera de charmants costumes complets pleins de genre et d'un parisianisme absolu. On ne le trouve qu'en rubis et noir, émeraude et noir, aventurine et noir, bleu pâle, rouge, or et noir. Dans toutes ces dispositions, il est distingué et tout à fait charmant. Il mesure, lui aussi, 1 m. 30 de large.

La *Fashion* est de même. C'est un joli côtelé, très fin et très net, qu'on le choisisse en noir, en vert myrrthe, violet foncé, bleu bleuet, bleu marine, mordoré, bronze florentin, ou mode.

La *Clairette* est un joli grain de poudre violet de cobéas, bleu bleuet, bleu marine clair, marron vif, et brun terne. Cette étoffe, de même que l'ancien cachemire, se prête à tout ce qu'on veut; elle se brosse facilement et, suivant l'usage auquel on la destine, et la garniture qu'on lui attribuera, on en fera un costume simple ou un de demi-toilette habillée. De la moire ombrée ferait très bien sur la *Clairette*, qu'on la prenne noire, ou assortie de nuance avec le tissu.

Plus chaud, plus rustique d'aspect, et pourtant fort distingué est le *Moscovite*, qui se fait en noir, toujours,

SEPTEMBRE 1894.

JOURNAL DES DEMOISELLES (N° 9).



héliotrope foncé, vert mousse, terre de Siennne foncée, bleu bluet et bleu marine, et marron de deux tons.

La *Marjolaine* est un peu comme aspect le même genre que la *Clairlette*, quoique ce soit une étoffe dont la façon rappelle plutôt la diagonale fine et serrée que le grain de poudre; c'est, en résumé, un tissu uni qui ne se fait qu'en gris, en marron et en beige un peu rosé, dans toutes leurs gammes de tons.

Avec le *Cosmopolite*, on confectionnera de charmants costumes de voyage, de bicyclette, voire même de chasse, pour femme. Ce tissu, qui a 1 m. 33 de large, est très solide; c'est un mélange, en laine dure, qu'on ne trouve aussi que dans les teintes neutres, gris et beige de plusieurs tons.

Enfin le *Trotteur*, dont le nom indique bien l'emploi, ne se fait pas en noir, mais c'est un mélange marenco, légèrement chiné ton sur ton, en gris très foncé, bleu capote, écurieil, châtaigne, gris jaune et beige de plusieurs teintes. Et le *Solitaire*, d'une qualité plus belle, en bleu bluet, violine, bleu gris et brun, remplira à peu près les mêmes fonctions, mais avec cette différence qu'on peut aussi, avec cette étoffe, faire un costume plus habillé, suivant la garniture employée pour l'orner et la coupe qu'on lui donne.

Voilà, jusqu'à présent, et même avant la lettre, la nouveauté en lainage, chères lectrices.

MARIE-BERTHE.

L'Album de travaux du 18 août de l'édition hebdomadaire (*blanche*), donne les travaux suivants : Chaise à porteurs pour bibelots. — Corbeille dauphine. — Sac de théâtre. — Trousse ménagère. — Boîte-coquille pour mouchoirs ou voilettes. — Cadre en forme de cœur, pour photographie. — Corbeille à papier. — Coussin. — Semé pour nappe. — Bordure pour tablier d'enfant. — Entre-deux au point de croix pour lingerie.

Le patron avec dessin des différents panneaux de la chaise à porteurs est donné sur la grande feuille de broderie parue dans le numéro du 25 août de l'édition hebdomadaire (*blanche*).

## VISITES DANS LES MAGASINS

Les modèles nouveaux que vient de créer M<sup>me</sup> Turle nous disent que l'automne est proche. Très habile couturière et d'un goût parfait, M<sup>me</sup> Turle, 9, rue de Clichy, sait atténuer les excentricités de la mode, tout en lui laissant son cachet. Ainsi, ses jaquettes sont toutes gracieuses avec la jupe s'arrêtant au-dessous des hanches et gondolant légèrement. La manche toujours volumineuse. L'encolure est montante, avec grands revers et col rabattu, ouverte avec les revers se prolongeant jusqu'à la taille, où un seul bouton la ferme. Pour les temps froids, un plastron s'assujettit dessous; il est en velours, en une grosse étoffe de soie, ou en fourrure, si la jaquette doit faire office de vêtement d'hiver. Quant aux costumes, ils ont leur jupe un peu modifiée, quelques-unes drapées, d'autres montées avec de gros plis; toujours plates, mais avec un soupçon de tournure. Les corsages sont à pointe et aussi à ceinture et très garnis, la dentelle remplacée par de belles franges combinées avec le velours et la moire antique. A ces premiers renseignements, nous ajouterons que M<sup>me</sup> Turle fait de charmants costumes de demi-saison avec sous-jupe en polonaise pour 80 fr.

Nos jeunes lectrices ont dû grandement apprécier les éventails de la maison Kees, 9, boulevard des Capucines, les albums de travaux leur en ayant donné des modèles. M. Kees est un artiste qui veut que l'éventail le plus simple acheté chez lui affirme qu'il vient d'une maison de premier ordre, et il y réussit pleinement. Les charmants éventails pour jeune fille sont de délicieuses fantaisies, à la feuille diaphane comme l'aile d'un papillon; les montures légères et gracieuses. Les corbeilles de mariage ne sont pas complètes s'il ne s'y trouve au moins

deux éventails de la maison Kees, signés d'un nom d'artiste connu. Quel joli cadeau à faire à une amie soit pour sa fête, soit pour son mariage! L'éventail N'est-il pas un objet utile en même temps qu'une élégante fantaisie? Au théâtre, il brille de mille paillettes gracieusement mêlées à une fine peinture; au bal, ce sont les plumes avec leur monture d'écaïlle; pour les dîners, le bel éventail à feuille peinte d'un dessin superbe; pour les réceptions, l'éventail en dentelle avec médaillons peints, et toute sorte de fantaisies pour les petites soirées intimes, les matinées théâtrales, etc. En un mot, pas un plaisir où l'éventail ne soit obligatoire comme complément de la toilette.

Le moment est venu de rappeler à nos lectrices que la Teinturerie européenne, 26, boulevard Poissonnière, se charge de teindre tous les costumes sans qu'il soit nécessaire de les découdre. Avec un soin minutieux, le travail est fait et le costume vous est retourné prêt à mettre. N'est-ce point un progrès très appréciable que de vous dispenser, le costume teint, d'avoir recours à la couturière? Donc, pour achever la saison, et économiser l'achat d'un costume, envoyez à la Teinturerie européenne le costume défraîchi que vous ferez teindre d'une couleur foncée; il vous aidera à attendre le costume d'hiver. Nous parlons en connaissance de cause, ayant vu les costumes teints par cette maison. Même soin, même perfection pour les étoffes quelles qu'elles soient : gazes, soieries, crêpes de Chine, velours, ottoman, cachemire, etc. Le noir est superbe. Ces étoffes teintes par les procédés de la Teinturerie européenne conservent la souplesse et le brillant de l'étoffe neuve.

Quant aux couleurs à la mode, elles sont on ne peut



mieux réussies. La maison se charge de nettoyer et de remettre à neuf les uniformes de collégien, les paletots, les pardessus, etc... des hommes, ainsi que les tentures, sièges, rideaux, tout ce qui a rapport à l'ameublement.

Quel succès pour le nouveau parfum inventé par M. Guerlain, et qu'il a baptisé *Belle-France* ! Nos élégantes en parfument leur mouchoir, leurs dentelles, et jusqu'à leur costume ; c'est la folie du moment ; folie très compréhensible, car ce parfum est exquis, d'une grande fraîcheur et l'on peut dire aussi d'une véritable originalité. Le choix d'un parfum n'est pas chose indifférente ; il dénote la femme comme il faut s'il est discret et fin. Les parfums de Guerlain, quels qu'ils soient, sont toujours exquis, mais il lui faut en créer de nouveaux pour contenter son aristocratique clientèle. Pour les jeunes filles, *Fleur de France*, le *Cédrat*, la *Verveine* sont des mieux portés. En dehors de cette spécialité de la parfumerie Guerlain, 9, rue de la Paix, nous conseillons en ce moment la *Crème de concombres*, qui remplace le cold cream. Elle est adoucissante et rendra au teint hâlé sa fraîcheur habituelle ; on fera bien d'y joindre la *Poudre de Cypris* et la *Lotion de Guerlain*, qui s'emploie pure ou additionnée d'eau. Le *Savon Sapoceti* au blanc de baleine et la *Pâte de velours* entretiendront les mains douces et élégantes. Pour tous les usages, rappelons l'excellente *Eau de Cologne Impériale Russe*.

L'Eau du docteur Pierre est le meilleur dentifrice que nous puissions conseiller. Elle entretient l'éclat des dents sans nuire à l'émail, qui devient très blanc par son usage continu ; elle empêche la carie, l'arrête si elle a commencé à attaquer une dent, et raffermi les gencives, ce qui empêche le déchaussement des dents. Ensuite, cette eau est d'une saveur agréable et elle laisse à la bouche une impression de fraîcheur que ne donnent pas les dentifrices ordinaires.

\*\*\*

#### HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

Eau et Pommade vivifiques de A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur, chez M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise).

Ces excellentes préparations, recommandées par les médecins, sont sous tous les rapports de la meilleure hygiène. Nettoyer le cuir chevelu de toutes les pellicules et empêcher celles-ci de revenir, c'est assurer la conservation des cheveux, auxquels ces préparations donnent un joli brillant en les entretenant en bonne santé. Elles retardent la décoloration et rendent leur couleur primi-

tive aux cheveux qui ont blanchi prématurément. Leur action bienfaisante est très appréciable après les maladies éruptives des enfants, parce qu'elles font vivement et abondamment repousser les cheveux. Lorsque les cheveux tombent beaucoup, pour arrêter leur chute, il faut faire, tous les soirs, de préférence, une application de pommade et, tous les deux jours, une lotion d'eau qui activera l'effet de la pommade. Si les cheveux continuent à tomber, ne pas s'en inquiéter, parce que d'autres repoussent. Il faut avoir soin d'écarter les cheveux pour que les applications de pommade, faites avec le bout du doigt, imprègnent la racine et le cuir chevelu.

La demi-boîte coûte 4 fr. et le demi-flacon d'eau, 1 fr. Se méfier des contrefaçons et exiger la marque A. B. enlacés.

C. L.

\*\*\*

Un des éléments indispensables à la beauté chez la femme est l'opulence et la souplesse de la chevelure ; il convient donc qu'elle y apporte les plus grands soins.

Entre tous les spécifiques que l'on préconise pour les soins de la chevelure, il est un produit qui répond bien à ce que l'hygiène la plus rationnelle exige : c'est la *Pommade philocôme veloutée*, inventée par un pharmacien-chimiste distingué du Jura. (Diplôme d'honneur, mention honorable.)

D'un parfum discret, agréable et doux, ce précieux spécifique détruit les pellicules en trois jours.

Les lectrices du journal n'auront qu'à envoyer 2 francs (timbres ou mandat) à M. Grandclément, pharmacien à Orgelet (Jura), pour recevoir le produit franco par la poste.

L'accueil bienveillant que le public féminin a fait à la *Pommade philocôme*, tant en France qu'à l'étranger, a encouragé M. Grandclément à lancer une deuxième création : c'est la *Dermophiline au cyclamen*, des monts Jura, contre hâle, taches de rousseur, rides, boutons, rougeurs, démangeaisons, etc., etc.

Blanchir la peau hâlée par les ardeurs du soleil et les morsures de la bise, faire disparaître les taches de rousseur, prévenir les rides, donner au visage la transparence et la fraîcheur, voilà l'œuvre de cette nouvelle Eau de Jouvence : La *Dermophiline au cyclamen*.

Cette préparation antépélique n'est pas un fard qui, bouchant les pores, enlève à l'épiderme sa souplesse et engendre des rides précoces, elle agit, petit à petit, sans laisser de traces.

La plante qui lui sert de base est le gentil *cyclamen* qui, dans les monts Jura, se cache sous la mousse embaumée.

Un flacon suffit. Franco contre 3 francs.

#### EXPLICATION DES ANNEXES

##### GRAVURE DE MODES n° 5005

Modèles de M<sup>re</sup> Gradoz, rue de Provence, 67.

PREMIÈRE TOILETTE. — Robe en batiste mais pâle, rayée et mouchetée. Corsage bouillonné, décolleté sur une guimpe bouillonnée en batiste pareille ; col en ruban de moire avec nœuds de côté ; manche bouillonnée ; ceinture piquée de choux de ruban de moire, d'où s'échappent des coques et bouts de ruban flottants sur la jupe ; deux petits volants

sur l'ourlet, avec double tête bouillonnée et ruchée. — Chapeau de paille d'Italie, orné de draperies de gaze mais à bouts plissés formant écailles ; nœud de moire mais

DEUXIÈME TOILETTE. — Tunique en gaze de soie crêpée bleu pâle, plissé accordéon, sur une jupe en pékin, satin rose chair et moire bleu pâle. Corsage en pékin recouvert d'un corselet de broderie, à longues pointes (voir la planche de patrons), et manches en gaze de soie. — Chapeau croqué, en paille bise, coupée de galons de satin marron ; nœud en pékin et touffe aigrette de bégonia rose.



**TOILETTE DE FILLETTE.** — Costume en bengaline rose pâle; jupe unie, ornée seulement d'un gros pli sur le côté. Corsage ouvert sur une chemisette plissée en gaze crème, coupée de traverses de ruban avec nœuds de côté; manche plissée dans un haut poignet. — Chapeau de paille, avec dentelle tombante et rubans crème.

#### MODÈLE COLORIÉ

Modèle de M<sup>re</sup> Cuchet, rue du Faubourg-Poissonnière, 25.

TAPISSERIE : Prie-Dieu, accoudoir.

#### PLANCHE DE TRAVAUX

TAPISSERIE par signes : Prie-Dieu, siège. — A R. — Nappe à thé, broderie moldave. — Têtière-écharpe, broderie de Constantinople. — L D.

#### CARTONNAGE

ABAT-JOUR PLISSÉ, moitié.

#### NEUVIÈME ALBUM DE TRAVAUX

Empiècement de chemise. — C L. — S B. — Mule à

talon, tapisserie à fils tirés. — Tablier de jardin. — Costume de fillette. — Toilette de soirée. — Toilette de diner. — Collet de baby. — L B. — Ecrans de bougie. — Chemise de nuit de baby. — Mouchoir, feston. — Madeleine. — Laura. — Louise. — R V. — Eventail, peinture et broderie. — F D. — E R. — Carré, broderie de Constantinople. — Petite bande, point de Hongrie. — Branche de fleurs. — Mouchoir avec petite applique. — Petit tapis, broderie de laine. — Costume d'excursion. — V B, avec couronne. — Costume d'amazone. — Motif avec jours. — Amazone pour jeune fille. — Eventail. — Serviette à thé.

#### PATRONS. — FEUILLE IX

##### 1<sup>er</sup> côté

CORSELET BRODÉ, 2<sup>e</sup> toilette, gravure 5003.  
CHEMISE DE NUIT pour baby, page 3, Album.  
COSTUME D'AMAZONE, page 2.

##### 2<sup>e</sup> côté

TABLIER DE JARDIN, page 2. }  
CORSAGE DÉCOLLETÉ, page 2. } Album de septembre.  
COLLET DE BABY, page 3.

SOIXANTE-DOUZIÈME ANNÉE

## LE JOURNAL DES ENFANTS

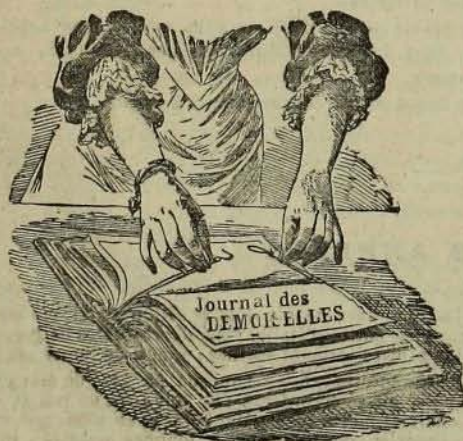
PARAISANT LE 1<sup>er</sup> DE CHAQUE MOIS

Même administration que le « Journal des Demoiselles »

HISTOIRES, RÉCITS, CONTES, LÉGENDES, THÉÂTRE, JEUX, TRAVAUX,  
DESSINS, GRAVURES, MODES POUR ENFANTS

PRIX UN AN : { France ..... 12 francs  
Etranger ..... 16 »

Les abonnements partent d'un mois quelconque pour se terminer fin décembre. On s'abonne en envoyant par mandat de poste le prix proportionnel au nombre de numéros restant à publier, à l'ordre de M. Fernand Thiéry, directeur, 14, rue Drouot.



### RELIURE MOBILE

POUR CONSERVER ET CLASSER LES 12 NUMÉROS  
du JOURNAL DES DEMOISELLES  
Avec tous leurs suppléments

Avec ce classeur on peut relier quelle qu'en soit l'épaisseur et retirer instantanément avec la plus grande facilité une ou plusieurs pièces sans déranger les autres. Chaque pièce est maintenue séparément par un élastique. Cartonnage toile verte avec 12 rayons pour tenir 12 livraisons et la table, titre or sur le plat de la couverture.

Prix, au bureau du journal, 14, rue Drouot :  
3 fr. 75 pour toute la France

Pour recevoir franco par colis postal, envoyer à l'ordre de M. Fernand THIÉRY un mandat-poste de 4 fr. 60.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 25, rue Chauchat



teuse; mais, à Douarnenez, l'on est plus confiant et plus hospitalier. Le docteur ne douta pas de mon identité, se souvint de toi, Louise, de moi-même au temps où j'étais un peu plus jeune que le grand Yves, me tendit la main et, finalement, m'ouvrit, non la porte du sanctuaire, mais celle de son cabinet, une grande pièce dont le bureau était encombré de papiers et de livres. Les deux garçons avaient disparu; M<sup>lle</sup> Arlette, seule, était entrée à notre suite et, bien vite, s'était pelotonnée près de son père, comme une jeune chatte câline; mais il sentit aussitôt qu'elle avait sa chevelure et sa robe trempées, et, bien qu'elle trouvât « que cela ne faisait rien d'être mouillée », il l'envoya vite se sécher. — Et avec quel accent de sollicitude tendre!

Nous restâmes tous les deux dans la vaste pièce assombrie par l'orage; et le docteur, comme si c'eût été pour lui une douceur extrême, se mit à me parler du passé, du temps où toi, Louise, étais si liée avec sa jeune femme, qu'il paraît avoir adorée, comme il adore aujourd'hui le seul enfant qu'elle lui ait donné, son Arlette. Les autres, les deux garçons et sa seconde fille, en ce moment à Châteaulin avec M<sup>me</sup> Morvan, il les aime, je n'en doute pas, mais autrement; Arlette doit être la seule vraie joie de son existence. On le devine rien qu'à la façon dont il la suit des yeux. Elle seule paraît avoir le pouvoir d'éclaircir la sombre expression de sa physionomie.

Dans son second mariage, il n'a pas l'air d'avoir rencontré le parfait bonheur; à chaque instant, un mot dans sa conversation trahit, en lui, une effrayante intensité de désespérance, de scepticisme et d'amertume. Il donne l'impression d'un homme qui aurait un jour été frappé d'une blessure inguérissable dont il garderait le secret, mais qui le minerait peu à peu lentement et sûrement. Son visage pâle et creusé m'aurait à lui seul paru révélateur; une parole de lui a confirmé mon sentiment.

Comme il venait de rappeler les jours où, toi et lui, vous rencontriez souvent, il m'a dit tout à coup avec un sourire triste :

— Votre sœur ne me reconnaîtrait pas. La vie a fait de moi un vieillard avant l'âge. Dès le début de mon existence d'homme, j'ai été frappé par un coup dont je n'ai pu jamais me remettre.

A son accent, j'ai deviné qu'il faisait allusion à la mort de sa jeune femme. Il est resté un moment silencieux, le regard perdu dans quelque vision intérieure... Moi, je pensais à ce que tu nous avais raconté, il y a quelques jours, du mariage du docteur Morvan avec ta cousine, Reine de Pazanne. Aucune fortune ni d'un côté ni de l'autre, n'est-ce pas? mais un

mariage d'amour qui fit deux heureux pendant quelques années à peine. Je pensais aussi à cette seconde union du docteur à laquelle il s'était décidé, dis-tu, pour que la petite Arlette ne se trouvât pas abandonnée, tandis que son père était absorbé par ses malades. Non pas un mariage d'amour, celui-là; je puis en jurer sans avoir vu la deuxième M<sup>me</sup> Morvan. Il est vrai que j'ai entendu parler d'elle!

Le docteur a repris soudain :

— Vous n'avez pas connu la mère d'Arlette? Vous étiez un enfant quand elle s'est mariée!

— M<sup>lle</sup> Arlette lui ressemble?

— Non pas de traits, peut-être... Mais, dans son ensemble, elle est pour moi la vivante image de sa mère... Vous allez en juger. Avec votre présence, il me semble, mon Dieu! que le passé ressuscite un instant... Cette résurrection m'est terriblement douloureuse, et pourtant elle m'apporte aussi une joie inattendue dont je vous remercie!

Il a pris, dans un tiroir fermé de son secrétaire, un portefeuille, l'a ouvert et l'a tendu vers moi sans le quitter, sans en détourner les yeux; et j'ai vu, sur une miniature, une adorable tête brune, des yeux étincelants, une bouche d'enfant comme celle d'Arlette, des épaules rondes émergeant d'un nuage de draperies blanches...

Le docteur m'a indiqué, la voix brève :

— L'année de notre mariage!... Elle était ainsi, coiffée ainsi, habillée de blanc ainsi, la première fois que je l'ai vue... C'est l'image d'elle que j'aime le plus à revoir!

Il la regardait avec une sorte d'avidité, le visage plus creusé encore, une contraction douloureuse autour des lèvres, n'entendant même pas, j'en suis certain, les mots de sympathie profonde qui me venaient pour lui. Un silence est de nouveau tombé entre nous, si profond, que m'arrivait très fort le bruit des gouttes de pluie tombant des branches sous le ciel éclairci... Puis, tout à coup, la voix fraîche d'Arlette s'est élevée coupée par un éclat de rire. Le docteur a tressailli. Sans un mot, il a refermé le portefeuille. Et il m'a dit, avec son même sourire d'indéfinissable amertume :

— Je dois vous paraître bien faible, n'est-ce pas, et bien étrange aussi de me laisser de la sorte dominer par les souvenirs... d'autrefois, alors que je me suis créé une nouvelle existence... Mais, à mesure que l'on approche de sa fin, on aime à retourner en arrière, vers le temps, le beau temps de la jeunesse!... Et, d'une minute à l'autre, ma fin peut venir... J'ai au cœur un mal avec lequel je ne vivrai plus de longues années... Moi, médecin, je ne puis m'illusionner...

Il s'est arrêté une seconde; puis, changeant de ton, il a achevé :



— J'ai été très heureux de vous voir, comme je serai très heureux de revoir madame votre sœur... Si votre soirée est inoccupée, voulez-vous nous faire le plaisir de nous la donner? Dînez avec nous. Je regrette que M<sup>me</sup> Morvan soit à Châteaulin, dans sa famille, pour quelques jours encore, car, ni Arlette ni moi, nous n'entendons grand'chose aux réceptions; mais vous voudrez bien excuser la simplicité de la nôtre...

J'allais répondre. Je n'en ai pas eu le loisir.

La porte du cabinet s'était ouverte devant une svelte petite personne qui, ayant entendu l'invitation, s'écriait, d'un accent où la prière et le commandement s'amalgamaient de la façon la plus drôle :

— Oh! oui, monsieur, restez, ce sera si amusant!

Puisque c'était « si amusant » que je vienne, j'aurais été tout bonnement un trouble-fête en me dérochant à l'invitation de M. Morvan, appuyée avec tant de chaleur par ma cousine Arlette. Je suis seulement retourné à l'hôtel pour quitter ma tenue de touriste malmené par un orage. Puis, comme M<sup>lle</sup> Arlette avait pris la peine de me le recommander, je n'ai pas tardé beaucoup à reprendre le chemin de la maison.

Quand je suis arrivé, elle arpentait le jardin d'un air de souveraine dans son royaume; et, après m'avoir accueilli avec le plus charmant des sourires, elle m'a glissé, d'un ton plein d'insinuation :

— Voulez-vous que nous restions dans le jardin? On y est si bien!

— Je suis tout à vos ordres, mademoiselle, ai-je commencé.

Elle m'a arrêté.

— Ne dites pas comme cela solennellement « mademoiselle », puisque vous n'êtes plus un monsieur quelconque, mais un parent...

— Je dirai « ma cousine » alors! Est-ce mieux?

— Oui, c'est mieux, et quand vous me connaîtrez plus, vous direz tout simplement « Arlette », n'est-ce pas? Ce sera tout à fait bien.

La chose entendue, a commencé entre ma jeune compagne et moi, dans le jardin qui embaumait le réséda et la verdure mouillée, la plus fantaisiste, la plus piquante, la plus amusante, — pour votre serviteur, — des conversations; étant donné que M<sup>lle</sup> Arlette Morvan, élevée loin du monde, n'a pas la moindre idée qu'on puisse jamais déguiser sa pensée. Aussi, elle exprime ses sentiments, ses opinions, ses impressions avec une spontanéité et une candeur d'une drôlerie savoureuse, sans s'inquiéter une seconde du jugement que le ciel et la terre pourraient s'en former.

Grâce à cette franchise imperturbable, je sais maintenant à merveille quel est l'état de son cœur, une façon de sanctuaire où n'entre pas qui veut... Diable! Elle n'y admet que bien peu d'élus! Le dieu tout-puissant du sanctuaire est son père, qu'elle adore uniquement, exclusivement, avec tous les trésors de tendresse qu'elle paraît posséder en abondance. Bien loin en arrière, mais encore dans le temple, sont les deux garçons, Corentin et Yves. A la porte même, se trouve la grande fille de M<sup>me</sup> Morvan; et derrière la porte, m'a tout l'air reléguée sans pitié, M<sup>me</sup> Morvan elle-même, qui, à travers les naïves réflexions d'Arlette, m'apparaît comme une espèce de tyran domestique régentant son monde sous des règles inflexibles. Je l'ai jugée telle, bien plus encore quand j'ai eu vu son portrait dans la pièce de la maison qui est son domaine sacré, le salon!... Et quel salon!

— La pièce la plus sotte de la maison! m'a justement expliqué Arlette!

— Vraiment? Comme vous êtes dure pour cette pauvre pièce!

— Pas du tout! Vous allez voir!... Les meubles y sont rangés correctement les uns à côté des autres. Ils ont l'air de vieilles personnes désagréables, laides et immobiles qui s'ennuient. Papa est comme moi : il déteste le salon et y entre seulement quand il ne peut faire autrement. Moi, lorsque j'y vais trouver mon piano, je ferme les yeux pour le traverser... Vous comprenez que comme les chaises et les fauteuils y ont été, y sont et y seront éternellement à la même place, je ne risque pas de les rencontrer sur mon chemin! J'ai demandé curieusement :

— Vous êtes musicienne?

— C'est-à-dire que je chante ce que j'aime. Mais à ma manière... Et cette manière vous semblerait peut-être très laide, car je n'ai jamais pris de leçon.

De plus en plus intrigué, j'ai interrogé :

— Est-ce que je n'aurai pas le plaisir de vous entendre?

— Quoi? Chanter? Oh! ce soir tant que vous voudrez!

J'ai dû me contenter de cette réponse et écourter mes remerciements, car Arlette ouvrait devant moi la porte du fameux salon... Ah! elle n'avait pas trop sévèrement qualifié la pièce favorite de M<sup>me</sup> Morvan. Rangés les uns à côté des autres, avec une correction géométrique, il y avait là une file de fauteuils et de chaises, sans oublier un vaste canapé, tous également recouverts du plus aveuglant des reps verts, semé de pivoinies rouge ponceau; sur la cheminée, des vases de porcelaine décorés de roses d'un pourpre incandescent; et dans ces vases, Louise, des fleurs



en papier !.. Ah ! certes non, ma cousine Arlette n'avait pas mal jugé le salon de sa belle-mère. Elle me regardait malicieusement, un sourire retroussant sa lèvre :

— J'avais raison, n'est-ce pas?... Dites-le ! Cela me fait tant de plaisir quand on est de mon avis ! Vous ne trouvez pas cette pièce bien séduisante ?

— Non, pas précisément, ai-je avoué, tandis que mes yeux, qui erraient peu charmés autour dudit salon, trouvaient sur leur passage deux portraits enserres dans des cadres dignes de tout le mobilier.

Arlette, dont les yeux vifs avaient suivi les miens, m'a glissé d'un ton expressif.

— M<sup>me</sup> Morvan et sa fille, ma sœur Blanche. Voulez-vous voir leurs photographies ?

Et avant que j'eusse répondu, elle avait, en tourbillon, traversé le salon et, revenant avec les deux portraits, elle s'arrêtait devant la fenêtre grande ouverte par laquelle nous arrivait la même odeur fraîche de réséda. Alors, au premier regard jeté sur M<sup>me</sup> Morvan, j'ai compris pourquoi entre elle et sa mignonne belle-fille les affinités doivent être tout le contraire d'excessives. Les traits du visage étaient assez réguliers, lourdement tracés, mais une ligne dure marquait le dessin des lèvres, comme celui des sourcils, allongés sous un front étroit, — un front têtu, — et des cheveux plantés bas, lissés en bandeaux bien tendus, bien corrects... En résumé, un ensemble vulgaire et une physionomie de femme impérieuse, pénétrée de son importance... Sa fille, pour sa part, jouissait, tout en lui ressemblant beaucoup, d'une figure ronde et placide, de deux petits yeux quelconques et d'un buste si majestueux, qu'il me fallut vraiment les assurances réitérées d'Arlette pour être persuadé qu'elle avait seulement quatorze ans, non dix-

huit ou vingt comme sa... robustesse l'aurait fait croire sans peine.

— C'est qu'elle est très grande et très grosse ! m'a expliqué Arlette. Moi, j'ai l'air d'une pauvre mouche à côté d'elle !... Aussi, elle me trouve tout à fait un avorton ! Est-ce que vos nièces sont grandes aussi ?

— Mais oui, assez !

— Et elles sont jolies tout de même ?

Mes nièces, par égard pour votre modestie, je ne rapporte pas ma réponse. Mais Arlette en tira cette conclusion, échappée de ses lèvres avec un profond soupir d'envie :

— Comme ce doit être délicieux d'être jolie !

Ma foi, elle était si charmante avec cette expression de naïf désir dans les yeux, sur les lèvres, qu'une exclamation m'a échappé :

— Mais, ma cousine, vous devez à merveille connaître ce plaisir-là.

Elle a dressé la tête :

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Parce que je le pense...

— Vous pensez quoi?... Que je...

Elle s'est arrêtée, une flambée pourpre aux joues.

— Que vous êtes jolie?... Certes oui, je le pense ; et j'imagine que tout le monde le pense comme moi.

— Je ne sais pas... Personne ne m'a jamais rien dit de pareil... Et M<sup>me</sup> Morvan, même, répète toujours le contraire ! Alors, vous parlez pour de bon ?

— Pour de bon, certainement !

— Vous ne parlez pas seulement par politesse, pour me faire plaisir ?

— Mais pas le moins du monde... Je ne vous dis que la vérité vraie !

H. ARDEL.

(La suite au prochain numéro.)

## L'AUBERGE (\*)

*L'échine ankylosée  
Et la tignasse en nage,  
Le pauvre homme est bien las !  
Midi ; route embrasée ;  
Faim, soif et long voyage,  
Et nulle auberge, hélas !*

*Ni ferme, ni fontaine,  
Ni par toute la plaine  
Ombre où reprendre haleine,  
Sauf un pommier, là-bas.*

*Mais vers lui tu te penches,  
Bon arbre ! Ton murmure  
Rafraîchit l'air en feu ;  
Et, le flot de tes branches  
En ruisseaux de verdure  
Courant sur le ciel bleu :*

*« Tiens, prends-moi cette pomme ;  
« Bois, mange, et fais un somme. »  
Merci pour le pauvre homme,  
Auberge du bon Dieu !*

ACHILLE PAYSANT.

(\*) Voici un essai de rythme, très nouveau, fort curieux, et qui, pensons-nous, intéressera nos lectrices.



# MIMOSA

(SUITE)

II



GERTRUDE, ne trouves-tu pas que notre petit Mimosa reprend décidément une mine superbe ?

— Une si belle mine, ma chère maman, que si grand-père vient nous voir le mois

prochain comme il en manifeste l'intention, il déclarera la cure terminée et voudra nous faire réintégrer ce mortel Lanmeur.

La comtesse Berthe qui, debout devant sa psyché, épinglait sous son menton, avec un soin savant, les brides étroites d'une délicate capote en velours mauve toute recouverte de violettes de Parme, eut un brusque sursaut.

— C'est, ma foi, vrai, murmura-t-elle avec une moue de désenchantement. Je me réjouissais tout bonnement de voir enfin la santé d'Yvane se raffermir, mais je n'avais pas envisagé cette conséquence de son rétablissement.

— Bah ! maman, intervint Françoise, qui était très optimiste, vous en serez quitte pour une nouvelle visite au docteur Lévêque, un second billet de mille et une autre ordonnance : « Prolongation de séjour à Nice. »

D'ailleurs, cette fois-ci, au lieu de se mettre contre nous, le cher petit Mimosa se rangera de notre bord, ajouta-t-elle avec un malicieux sourire.

— Tu crois ?

— Je suis sûre, certifia la jeune fille d'un air entendu.

— Il est certain, appuya Gertrude, qu'elle parle beaucoup moins de Lanmeur et même de grand-père. Mais elle est si bizarre. Peut-on jamais savoir ce qu'elle pense ?

— On peut du moins deviner aisément à qui elle pense. La voici. Parle-lui des Varesco, pour voir.

Gertrude pinça les lèvres et dévisagea avidement Yvane, qui entra.

Elle avait entendu non la phrase, mais le nom prononcé par Françoise, et cela suffit pour la faire rougir jusqu'à la racine de ses cheveux dorés.

Néanmoins, elle fit bonne contenance, et, s'avancant dans la chambre, demanda à sa mère :

— Êtes-vous prête, maman, la voiture attend, et il est midi et demi ?

— Oui, oui, nous partons ! Ah ! mes gants... ma lorgnette... Gertrude, Françoise, vous êtes-vous assurées qu'il y a assez de bouquets dans le landau ?

— Maman, chacune de nous en aura un tas énorme. Il y a des bottes de roses, des violettes à foison, et j'ai fait glisser, — pour le cas improbable où les munitions nous manqueraient, — un immense panier plein de jasmin sous les jambes de John.

— Voilà qui est bien. Dépêchons. Allons, Yvane.

Toutes quatre, elles descendirent avec un grand froufrou de traînes soyeuses et de dentelles empesées le long de l'escalier.

M<sup>me</sup> de Lanmeur rajeunissait dans ce milieu frivole, sans se lasser jamais de ces plaisirs dont elle était une merveilleuse organisatrice.

Des soins du ménage, elle ne s'inquiétait guère. Fraülein, la silencieuse et modeste Fraülein, suffisait à tout.

Parfois, lorsque lui arrivait une demande d'augmentation de subsides ou d'avance sur la pension faite à sa bru et à ses petites-filles, le vieux comte de Lanmeur s'étonnait de ce qu'il fallût tant d'argent pour une simple « cure au soleil ».

Mais un mot magique le rendait coulant, lui, si sagement parcimonieux d'ordinaire. La santé de sa Benjamine était en jeu et, du moment qu'il s'agissait de guérir Yvane, les sacrifices pécuniaires n'étaient plus des sacrifices.

Seulement, à la longue, ses étonnements menaçaient de faire place à de la défiance ; il manifestait déjà l'intention de venir voir les progrès du rétablissement de sa petite chérie.

Cette préoccupation était le seul point noir de l'horizon de la comtesse Berthe. Elle sentait bien que le jour où l'ennui d'Yvane aurait débordé dans une lettre au grand-père, ou bien le jour où M. de Lanmeur aurait vu par lui-même la santé reflourie sur les joues de l'enfant, les plaisirs de Nice, et la libre, l'heureuse existence actuelle toucheraient à leur fin.

Aussi fut-elle enchantée lorsque Françoise eut assuré qu'Yvane, maintenant, se joindrait à elles pour demander une prolongation de séjour au bord de la mer bleue.

Son inconcevable légèreté se souciait peu du motif qui pouvait avoir ainsi modifié les sentiments de sa plus jeune fille, et s'en réjouissait sans arrière-pensée.

Elle était donc dans la plus charmante disposition d'esprit qui se pût imaginer lorsqu'elle monta avec ses filles dans le landau



enguirlandé de fleurs qui les attendait devant le perron de la villa.

On était en plein carnaval et il y avait bataille de fleurs.

Lorsque parut la voiture de M<sup>me</sup> de Lanmeur, ce fut un véritable triomphe, la foule battait des mains et une avalanche de fleurs tomba sur les genoux des jeunes filles. Dans ces pays ensoleillés, l'admiration est exubérante et, pendant ces fêtes de carnaval, quelque peu hardie dans ses expressions.

Des bravos éclataient de tous côtés.

C'était, d'ailleurs, un spectacle charmant, digne de tenter un peintre que ces quatre visages de femmes, de beautés différentes, quoique réelles, dans ce cadre délicieusement fleuri.

La comtesse Berthe portait, avec un très grand air, une superbe toilette de satin mauve et un collet de peluche violet évêque garni d'un rouleau de plumes noires frisées. Sous sa petite capote en violettes de Parme, elle avait poudré à blanc ses beaux cheveux bruns pour noyer ainsi les quelques fils d'argent qui, à son grand désespoir, s'y mêlaient déjà.

La neige des cheveux formait, avec l'éclat de ses yeux et l'étonnante fraîcheur de son visage, à peine empâté par un commencement d'embonpoint, le contraste le plus piquant.

Gertrude, Françoise et Yvane étaient en blanc.

Toutes trois portaient une robe ravissante de goût et d'élégante simplicité.

Le corsage à la Vierge et la jupe toute droite, avec une légère traîne en drap velouté d'un blanc crème, s'ourlaient d'une étroite bande de renard bleu. Un grand chapeau de feutre blanc enroulé d'une longue plume amazone ombrageait leurs jolis visages sans trop cacher les beaux cheveux noirs ondulés des aînées, les petites boucles rebelles de la blonde Yvane.

Et tout autour de ces visages charmants, caressant les épaules opulentes ou gracieuses, transformant en corbeille odorante et fleurie la capote renversée du landau, débordant jusque sur les roues, courant en tous sens, en touffes, en rameaux, en guirlandes, des mimosas et des violettes... rien autre que ces deux simples fleurs, mais disposées avec un art vraiment exquis.

A un entrecroisement du cortège, le landau aborda une victoria richement ornée de royales orchidées et de cyclamens de toutes nuances, depuis le blanc pur jusqu'au pourpre foncé, en passant par toute la gamme des tons marbrés.

Deux femmes qui occupaient la banquette du fond se penchèrent vers le landau et quelques rapides paroles s'échangèrent.

— Chère madame, s'écria la princesse Varesco, la propriétaire de la superbe victoria.

Vous êtes dans un paradis terrestre. C'est ravissant, et je vous prédis le premier prix.

— Oh! dit modestement M<sup>me</sup> de Lanmeur, nos petites fleurs sont bien simplettes auprès de vos merveilles. Mais Yvane a tenu à son cher mimosa, et comme elle a une passion pour les fleurs, je lui ai donné carte blanche.

— Si c'est cette jeune fée-là qui a présidé à la décoration de votre équipage, je ne m'étonne pas que ce soit si bien réussi! fit la princesse avec un sourire tellement gracieux que le cœur d'Yvane se mit à battre très fort sans qu'elle pût comprendre pourquoi.

Et elle rougit tout de suite après, lorsque sa mère demanda :

— Votre fils n'est donc pas avec vous, chère madame?

La lorgnette de la princesse Varesco fouilla rapidement les quatre coins de la grande place.

— Je ne le vois pas, dit-elle; il doit être par là, cependant. Il nous a quittés, sa sœur et moi, pour aller « jouir de la foule », nous a-t-il dit. Avouez que c'est un singulier goût. Mais Michel est si original.

Les voitures se séparèrent.

Le cortège se déroulait lentement, tant la vaste place était encombrée.

On n'entendait, de tous côtés, que rires et cris joyeux, troublés quelquefois par l'explosion de mauvaise humeur de quelque grincheux par trop criblé de *confetti*. Des bouquets volaient dans toutes les directions, quelques-uns arrivant à leur adresses, les autres, — la plupart, — manquant leur but, tombant par terre et s'écrasant sous les pas de la foule ou sous les pieds des chevaux.

Parmi les piétons, le plaisir, plus bruyant encore, se ponctuait de l'envoi d'oranges, de citrons, surtout de ces horribles petites boules de plâtre qui changent instantanément le plus élégant veston, la plus correcte redingote en habit de goujat.

C'est le suprême divertissement du peuple niçois.

Yvane commençait à être fatiguée de ce tapage assourdissant et de l'interminable défilé autour de la grande place, au milieu d'une telle affluence de curieux que la crainte de voir écraser quelqu'un sous ses yeux lui tenait la respiration suspendue.

Elle ne prêtait plus qu'une attention distraite aux autres équipages, pour lesquels on avait dépouillé les jardins de la côte d'azur à plus de dix lieues à la ronde. Le parfum des fleurs l'enivrait et lui donnait une vague migraine.

A demi somnolente, bercée par le balancement des ressorts très doux, elle fermait les yeux depuis un instant, lorsqu'une clarté plus vive les lui fit ouvrir brusquement.

Et elle mit la main sur ses paupières éblouies.



Le landau roulait maintenant sur la promenade des Anglais, derrière le rideau des palmiers dont le feuillage encore grêle ne suffisait pas à arrêter les rayons du soleil.

Un soleil d'or ! Un tiède et clair soleil d'Orient, brillant dans un ciel sans nuage et baignant ses rayons dans des flots aussi bleus que le ciel.

Sa douce chaleur ranima Yvane, la brise saline dissipa son malaise. Sur les trottoirs de la promenade, il y avait encore de nombreux curieux, mais la chaussée était presque vide et les voitures roulaient plus librement.

Yvane aperçut, appuyé au tronc d'un palmier, à quelques mètres devant elle, le prince Michel Varesco.

Il semblait attendre ; et son regard chercheur, qui sondait la longue file d'équipages, se fixa tout net sur le landau orné de violettes et de mimosas.

Ses yeux rencontrèrent ceux d'Yvane avec une expression de prière et sa main, tenant un rameau de mimosa, se leva.

La pluie de fleurs continuait. Elle ne cesse qu'à la rentrée des voitures, après la distribution des prix.

Gertude et Françoise, rieuses, animées, enfiévrées de plaisir, répondaient au hasard à l'avalanche parfumée qui leur arrivait, par l'envoi de grosses bottes de roses, sans même regarder où elles tombaient.

Parmi les jacinthes, les tubéreuses, les lys, une petite branche de mimosa fendit l'air et, lancée d'une main adroite, vint tomber sur les genoux d'Yvane.

Il lui sembla que son cœur s'arrêtait ; elle se sentait pâlir et regarda sa mère et ses sœurs avec angoisse.

Celles-ci n'avaient rien remarqué. Yvane hésita l'espace d'une seconde. Elle vit le prince Mikaly, dont le regard anxieux la suivait.

Sa main tremblante, — il lui semblait être bien fautive, — releva le frêle rameau aux fleurettes pâles et le glissa dans sa ceinture.

Le prince Varesco se perdit dans la foule.

Le lendemain, pendant qu'à la villa de Lanmeur il pleuvait des cartes et des messages de félicitations pour le premier prix décerné « au ravissant équipage, tout violettes et mimosas », la princesse Varesco se présentait chez la comtesse et lui demandait pour son fils la main de la mignonne Yvane.

### III

Les fiançailles d'Yvane n'allaient pas sans entraîner de notables changements dans la vie de sa mère et de ses sœurs.

M<sup>me</sup> de Lanmeur avait hésité, — mais seu-

lement pour la forme, — avant de répondre : « Oui », à la demande de la princesse Varesco.

Elle eût souhaité ne marier « le petit Mimosa » qu'après ses aînées.

Néanmoins, l'alliance avec Mikaly Varesco, le descendant invraisemblablement riche des vieux maggyars hongrois, la flattait trop dans son orgueil et caressait trop doucement ses espérances intéressées pour que ses hésitations fussent de longue durée.

Non seulement ce mariage ne semblait pas effrayer Yvane, mais encore, bien qu'elle se fût contentée de répondre aux interrogations de sa mère à ce sujet : « Je ferai ce que vous voudrez, maman », la comtesse ne s'était pas méprise au rayonnement subit de son regard.

En mère sage, qui se défend contre un imprudent enthousiasme, M<sup>me</sup> de Lanmeur avait voulu se renseigner à fond sur la famille du prince ; et elle crut avoir assez fait pour le bonheur de sa fille, lorsqu'elle eut acquis la certitude que la fortune des Varesco était solide et leur noblesse authentique.

Yvane s'était empressée d'écrire à son grand-père ; elle ne l'avait pas fait confident de son ennui, de son long esseulement, mais il lui semblait qu'il devait être le premier à connaître, à partager son bonheur.

Tandis que M<sup>me</sup> de Lanmeur énumérait les avantages et les honneurs du mariage d'Yvane avec le prince Varesco, « le petit Mimosa » griffonnait à son aïeul huit grandes pages où débordait son cœur, et qu'une seule pensée, un seul nom : « Mikaly », remplissaient toutes.

« Venez, grand-père, venez vite, disait Yvane en terminant ; venez voir la joie de votre toute petite et la doubler encore par votre présence ».

Il répondit à l'enfant :

« J'arrive. »

Mais à sa bru, il écrivit plus longuement, en termes sérieux et sur un ton très grave.

« Vous m'assurez que la famille est illustre, la fortune incalculable, que notre Yvane sera choyée comme une petite reine, et vous croyez, ma chère Berthe, avoir tout dit.

« Hélas ! tout ceci n'est rien. Yvane, qui a donné son cœur, toute son âme, — incalculables trésors ! — est-elle aimée comme elle aime ?

« Le prince Mikaly est-il digne de cette idéale affection qu'elle lui a vouée ? Est-ce un cœur sans défaillances ? Etes-vous certaine que ses sentiments sont d'un or sans alliage, et aussi exclusifs que ceux de notre chère fille ?

« Ah ! Berthe, soyez prudente !

« Pardonnez-moi cette recommandation, dont l'insistance vous blessera peut-être, mais le bonheur d'Yvane est en jeu, et je connais la petite chérie peut-être mieux que vous. Elle a



vécu si longtemps près de moi, que je la sais par cœur !

« Elle aime avec toute la fougue et l'imprudente confiance de la jeunesse ; elle pare celui qu'elle aime de toutes les qualités et de toutes les vertus. Si elle devait être désenchantée... Dieu lui épargne cette épreuve !... Guérirait-elle de sa blessure ? »

M<sup>me</sup> de Lanmeur, en achevant cette lettre, la froissa avec mauvaise humeur.

— Ayez donc soixante-quinze ans pour être aussi romanesque ! grommela-t-elle à demi voix en haussant les épaules. Yvane, si sensible ! si délicatement tendre !... Elle, dont je n'ai jamais pu tirer que des confidences contraintes et quelques gauches caresses !

Puis, comme elle jetait par la fenêtre ouverte un regard distrait dans le jardin, elle aperçut Yvane assise à l'ombre d'un massif de grenadiers, et le prince Mikaly près d'elle, presque à ses pieds, lui lisant la *Fille de Roland* :

Comment aurais-je fait pour ne pas vous aimer ?  
Où, Berthe, il est à vous dans son humble tendresse,  
Ce cœur tout frémissant de sa première ivresse.  
Tout mon cœur vous bénit dans mon trouble et mes pleurs,  
Vous qui payez d'un mot le prix de mes douleurs ;  
Vous qui, déjà clémente à mon âme confuse,  
Partagiez mon amour pour lui faire une excuse ;  
Vous qui tendiez la main à celui qui souffrait,  
Qui va vivre pour vous et qui pour vous mourrait !...

Sa voie chaude vibrait harmonieusement dans le silence recueilli et pour ainsi dire respectueux de cette belle nature ensoleillée : sur la tête blonde d'Yvane, sur la tête brune du prince, les souples rameaux des grenadiers balançaient mollement leurs fleurs écarlates ; autour d'eux, dans les bosquets, avec des bruits d'ailes discrets et des pépiements étouffés, les oiseaux bâtissaient leurs nids.

Tout en lisant, le jeune homme levait sur Yvane ses yeux expressifs où brillait un rayon contenu de passionnée tendresse et ceux d'Yvane, radieux, avaient un reflet de firmament.

Il se grisait lui-même de l'enivrante musique des paroles charmeresses que sa bouche prononçait. Ce n'était pas le poète, ce n'était plus son héros, Gérard, qui parlait, c'était Mikaly... et c'est à Yvane qu'il parlait.

M<sup>me</sup> de Lanmeur regarda, écouta un instant souriante, puis, soulevant encore les épaules :

— Et mon beau-père qui s'inquiète de savoir si elle est aimée ! murmura-t-elle d'un accent railleur ; le prince l'adore tout bonnement ! il en est fou. Ne me parlez pas des vieilles gens et de leurs idées saugrenues !

La comtesse descendit près des jeunes gens ; elle fut bientôt rejointe par Françoise. Gertrude, sous un prétexte quelconque, s'attachait dans sa chambre.

L'ainée des trois sœurs ne voyait pas sans

un secret dépit la toute cadette, l'enfant, cet insignifiant « petit Mimosa » qu'elle était habituée à traiter en fillette sans conséquence, se marier avant elle. Sans ressentir pour le prince Varesco un attachement qui eût transformé ce dépit en une véritable peine de cœur, Gertrude de Lanmeur n'avait pu, parfois, s'empêcher de penser que ce beau cavalier, de grande race et incroyablement riche, ce qui ne gâtait rien, aurait été pour elle ce que, dans le monde, — le monde à la fois pratique et superficiel, — on est convenu d'appeler *un beau parti*. Elle s'était quelque peu mise en frais de coquetterie. Aussi elle en voulait un peu à elle-même et au prince Varesco, mais encore bien plus à Yvane, de sa déconvenue.

Françoise, elle, bonne fille au fond, prenait la chose, comme elle prenait tout d'ailleurs, du meilleur côté possible. Elle envisageait la succession de fêtes et de plaisirs, l'étalage de toilettes nouvelles que ce mariage allait entraîner. Puis, il y aurait d'autres séjours que Lanmeur désormais... il serait si aisé et si agréable de partager son temps de façon à ne demeurer que quelques mois chaque année en Bretagne, et le reste de l'année avec Yvane, à Nice, en Hongrie, ou à Paris, où les Varesco avaient un fort bel hôtel.

Yvane ne se préoccupait guère des impressions de ses aînées. « Petit Mimosa » devenait-il donc égoïste ?

Hélas ! les heureux le sont toujours un peu, et Yvane était si heureuse ! Ses sœurs ne l'avaient jamais bien gâtée du côté de l'affection ; elle avait souffert à bien des reprises de leur indifférence ; maintenant qu'un sentiment nouveau emplissait son cœur jusqu'à le gonfler, un sentiment si profond et si puissant qu'il primait tous les autres, elle ne se souvenait même plus d'avoir manqué de tendresse. Celle de Michel lui tenait lieu de toutes les autres qui lui avaient fait défaut jusqu'alors.

Fraülein, sa vieille et dévouée amie qui, si elle ne parlait guère, observait beaucoup, était parfois effrayée de l'intensité de vie et de bonheur que trahissaient tous les regards, les gestes, les paroles de la jeune fille.

Et, tout bas, elle pensait ce qu'avait écrit l'aïeul.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! si ce pauvre petit cœur en joie devait être un jour déçu, ce serait affreux !

— Que faisons-nous tantôt ? demanda M<sup>me</sup> de Lanmeur en s'asseyant près d'Yvane, que, sans en avoir conscience, elle choyait beaucoup plus depuis que son prochain mariage en faisait une petite personne d'importance.

— Mon Dieu, maman, nous n'avons aucun projet.



Et l'accent de la jeune fille semblait dire :  
— A quoi bon sortir ? Où pourrions-nous être mieux qu'ici ?

La comtesse bailla légèrement derrière sa belle main, où le soleil se jouait dans une émeraude superbe.

— Ma chérie, voilà quatre jours que nous ne sommes pas sorties, reprit-elle avec un léger sentiment d'impatience. Que tu ne t'ennuies pas, cela se conçoit ; c'est dans tes goûts, la solitude, et ton imagination a toujours su la peupler suffisamment. Mais tes sœurs, qui n'ont pas à rêver mariage, trousseau et corbeille...

— Oh ! maman !...

— Quoi donc ? Tu te récries ? N'y a-t-il pas là de quoi faire rêver une jeune fille ! M<sup>me</sup> Varesco est à Paris pour toi, elle te l'a bien dit, et l'on peut prévoir qu'elle réalisera des merveilles. Oh ! tu seras une gâtée...

— Ce n'est pas cela qui m'occupe, interrompit Yvane avec feu. Qu'importent les bijoux et les dentelles ? Pourvu que Mikaly... que le prince...

Elle rougit, balbutia et s'arrêta court.

Françoise se mit à rire de tout son cœur. M<sup>me</sup> de Lanmeur regardait d'un air ébahi cette sentimentale fillette qui était son enfant et lui ressemblait si peu. Le prince Varesco lui-même souriait, et son sourire causa une légère souffrance à Yvane, qui crut y démêler une imperceptible nuance de raillerie.

Elle se ressaisit dans un effort, et dit sérieusement :

— Vous savez bien, maman, que la dernière lettre de grand-père annonçait sa prochaine arrivée ; j'attends presque tous les jours un télégramme.

— Lequel le précédera toujours bien de vingt-quatre heures. Rien ne nous empêche de profiter de ce temps délicieux. Voilà bien longtemps que tes sœurs souhaitent d'aller à Monaco. Ce serait, pour cette après-midi, une charmante promenade. Qu'en pensez-vous, Michel ?

Le regard du jeune homme chercha celui de sa fiancée comme pour demander :

— Qu'en pensez-vous, Yvane ?

Mais Yvane, absorbée par la contemplation des petits cailloux bleus et blancs qui sa- blaient l'allée, tenait les yeux baissés.

Il répondit à la comtesse :

— Ce serait, madame, une très jolie partie de plaisir. Il y a un train à deux heures. Nous avons donc tout le temps...

— Tout le temps ! Juste le temps, vous voulez dire, se récria M<sup>me</sup> de Lanmeur. Françoise, cours avertir Gertrude que nous sortons tantôt. Et toi, Yvane, va dire à Fraülen de faire avancer le déjeuner d'une demi-heure.

Le petit voyage à Monaco, favorisé par

la plus exquise température, fut un enchantement, même pour Yvane, qui, sans trop savoir pourquoi, l'avait envisagé avec une vague appréhension.

Bien que depuis un an à Nice les dames de Lanmeur n'avaient pas encore poussé leurs excursions jusqu'à Monaco. « La Principauté » avait donc pour leur curiosité tout l'attrait de l'inconnu. Yvane admira surtout la vieille ville entourée de son enceinte fortifiée et si pittoresquement perchée sur son rocher dont le flot bat sans relâche les flancs abrupts.

Michel les avait conduites, pour les faire jouir d'une vue merveilleuse, jusqu'au bout d'une sorte de promontoire d'où l'œil pouvait embrasser toutes les sinuosités de cette côte enchantée jusqu'à Bordighera.

Rien que ce spectacle féerique valait la peine du voyage.

Yvane fût volontiers restée des heures en ce coin perdu, d'une poésie si sauvage et si intense ; penchée sur la falaise à pic, infranchissable mur de granit égayé au sommet de quelques touffes de plantes grasses au feuillage luisant et bizarre, aux fleurs tourmentées d'un coloris violent et heurté, le « petit Mimosa » regardait d'un œil pensif et charmé la mer caressante, léchant avec une douceur presque féline la base du colosse de pierre et laissant, de loin en loin, accrochés au manteau doré des longues algues, les paquets d'écume de ses dernières vagues.

Mais sa mère et ses sœurs furent lasses, au bout de quelques minutes, de la contemplation des roches et des flots, ainsi que de celle du lointain panorama.

Le prince Varesco lui-même, après avoir admiré en artiste le contraste de ce joli groupe de femmes élégantes et parées avec le cadre à la fois riant et grandiose qui l'entourait, commençait à trouver le soleil un peu ardent et à souhaiter l'ombrage des promenades plantées de palmiers et de sycomores.

D'ailleurs, on était venu pour visiter Monaco, et il fallait le faire en conscience.

Les intrépides touristes n'étaient disposées à faire grâce à leur obligeant *cicerone* ni d'une curiosité ni d'un monument.

Une chose digne de remarque et même d'étonnement, c'est l'excès de fatigue que peuvent endurer pour leur plaisir nombre de femmes qui ne sauraient entendre à genoux une courte messe basse, ou faire, à pied, un kilomètre dans le seul but de remplir un devoir ou d'être utiles à leurs semblables.

Yvane, habituée pourtant, dès son enfance, aux longues excursions, éprouva le besoin de se reposer avant sa mère et ses indolentes aînées.

Le prince suggéra l'idée de pousser jusqu'à



Monte-Carlo et d'aller collationner au Café de Paris.

— Je cours chercher une voiture, ajouta-t-il, elle nous conduira par la route de la Condamine, — c'est ravissant, on suit toute la baie, — et nous déposera au Palais des Jeux.

— Une voiture ! se récria Gertrude. Non pas. Prenons l'omnibus, ce sera bien plus original et plus amusant.

On courut à la station. Avec des rires et des chuchotements moqueurs, les jeunes filles s'engouffrèrent dans un grand omnibus qui s'ébranla avec fracas et partit au trot de ses trois gros chevaux.

A Monte-Carlo, les velléités de repos, même de la part d'Yvane, étaient oubliées ; les vingt-cinq minutes d'omnibus avaient suffi pour délasser les jambes. On grignota sur le pouce quelques sandwichs, des biscuits ; un verre de porto remonta les estomacs, et l'on repartit de plus belle à travers les jardins en terrasse du Casino.

Le prince Varesco, à qui les lieux semblaient tout à fait familiers, et qui paraissait avoir dans le Palais des Jeux ses grandes et ses petites entrées, fit les honneurs du Casino aux infatigables visiteuses. La salle des Jeux, avec ses immenses proportions, le nombre et la magnificence de ses lustres à girandoles, les interminables tables à tapis verts, fit ouvrir de grands yeux à Yvane.

— C'est là, dit-elle avec un petit frisson involontaire, c'est là qu'on vient de tous les bouts du monde pour risquer sa fortune, le repos et le bonheur des siens, et, parfois, sa vie sur un coup de dés.

— Que tu es enfant, Yvane, fit Gertrude en riant. Regardez-moi cet air éploré. Eh ! ma chère, tout le monde ne perd pas au jeu. Ensuite, il y a des fortunes assez solides pour qu'un « coup de dés », comme tu dis, ne les ébrèche même pas.

Yvane secoua sa jolie tête blonde au regard songeur.

— Je ne voudrais pas jouer, dit-elle. J'aurais peur de perdre... et encore plus de gagner.

— Par exemple !

— Oui cet argent que gagnent les joueurs, — ils n'y songent pas, — combien de fois est-il taché de sang ? Et puis, on dit que le jeu, c'est comme *la goule* des contes de fées, que me disait Fraülein quand j'étais petite. Il tient enchaînés dans d'invisibles, — dans d'invincibles liens, — tous ceux qui l'approchent... C'est une sorte de possession démoniaque.

— Tu es trop romanesque, ma petite fille, intervint de son air raisonnable la comtesse de Lanmeur. Voilà notre aimable guide tout déconcerté par ta singulière boutade.

Cette salle est fort belle, mais un peu froide.

— Parce qu'elle est vide, madame, dit le prince Varesco, qui sembla faire un effort pour secouer une pensée importune. Le soir, les lumières et la foule l'animent singulièrement.

Gertrude avait observé Michel et souriait d'un air énigmatique.

— Je voudrais voir une soirée ici, dit-elle en jouant négligemment avec le petit serpent de vermeil qui s'enroulait à la poignée d'ivoire de son ombrelle. Si nous restions dîner, maman ? Nous rentrerions par un train de nuit à Nice.

— Fraülein serait inquiète, s'écria vivement Yvane.

Sa sœur aînée souleva les épaules :

— Oh ! Fraülein !...

Elle avait bien vu s'animer le regard du prince Varesco à l'entrée dans la salle de jeu, et remarqué son embarras en entendant les remarques à la fois craintives et sévères d'Yvane.

— Je vois que vous avez l'habitude de venir ici, prince... Oh ! ne vous en défendez pas. Ce n'est pas, quoi qu'en dise cet impitoyable petit Mimosa, un péché sans miséricorde. Vous seriez bien aimable de me guider ce soir de vos conseils. J'ai envie de risquer quelques louis, comme cela, par curiosité, pour le plaisir.

Yvane, toute pâle, écoutait le débat.

— Mais, intervint M<sup>me</sup> de Lanmeur, les jeunes filles ne viennent guère ici.

— Assurément non, madame, s'empressa de dire Michel, qui paraissait fort agacé. M<sup>lle</sup> Gertrude sera obligée de renoncer à cette fantaisie.

— D'ailleurs, ajouta la comtesse, ton grand-père a pu télégraphier dans la journée son arrivée ; il vaut mieux rentrer. Mais nous pourrions revenir ; il y a ici d'autres attractions que les jeux.

Cette solution soulagea Yvane, qui reprit sa gaieté et ne marchandait pas son admiration enthousiaste aux splendeurs du théâtre et de la salle des concerts, aux magnifiques salons de lecture, non plus qu'aux superbes jardins du Casino.

Le soir, la plus heureuse des surprises l'attendait au retour.

Sur le perron de la villa, une grande ombre noire se profilait, à côté de la silhouette grêle de Fraülein Maria ; et lorsque le *petit Mimosa* mit le pied sur le sable de l'allée, aussitôt, elle se sentit enlevée dans les bras de son cher grand-père.

Baronne S. DE BOUARD.

(La fin au prochain numéro.)



# REVUE MUSICALE

Paris l'été. — Voix de la nature, harmonies du silence.  
— Distributions de prix. — Les concours et les lauréats du Conservatoire. — Musique choisie.



EUX qui affirment que le silence s'étend sur Paris parce qu'ils le quittent sont dans une douce erreur. Ceux qui prétendent, selon une locution banale, « qu'il n'y a personne ici », se trompent complètement : il y a, au contraire, encombrement. Etrangers et provinciaux abon-

dent. Dans les rues, on entend des fragments de phrases empruntés à tous les idiomes du monde. Il faudrait être polyglotte pour s'y reconnaître à tous ces langages différents.

Non, le silence ne s'est pas étendu sur Paris, parce que nous avons été le chercher vers les sentiers poudreux, les ondes murmurantes et les allées ombreuses. Penchez-vous à la fenêtre, écoutez ces rythmes belliqueux et brillants qui éclatent dans nos rues, sur nos boulevards : c'est la musique militaire qu'escorte une foule joyeuse. Que de fois vous avez, comme nous, admiré la puissance métallique de cette harmonie de cuivre en songeant qu'il devait être facile de marcher au combat aux sons de cette musique martiale.

Mais, que parle-t-on de silence ? Est-ce que le bruit, en changeant de nature, ne continue pas pour nous dans les mille frémissements d'herbe des prairies, dans le langage des insectes et des fleurs, dans le son de la cloche à la paroisse voisine, dans le mouvement de la rame tombant en mesure sur l'eau, dans la brise du soir soufflant dans les hautes gerbes ? Musique suave et mélodieuse, salle de concert immense, splendide, avec des étoiles pour illuminations ! Orchestre mystérieux, musique de la pensée qu'on écoute en fermant les yeux pour mieux entendre l'écho intime qu'elle éveille en notre âme. Dès que le roucoulement de la colombe, la chanson du merle et de tous les doux virtuoses emplumés du jour ont cessé leurs refrains, des milliers de voix s'élèvent à leur tour du sein de cette nature en fête, se mêlant au léger bruit cristallin de la source

voisine, au trémolo de l'aiglon moqueur dans les grands arbres et les joncs babillards, au bord des marais où bruissent les étranges peuplades qui ne s'éveillent que la nuit. Ce concert n'est-il pas d'une plénitude et d'une harmonie complètes, et n'est-ce pas avec délices qu'en l'écoulant, on laisse glisser sa pensée sur la pente de la rêverie, comme la feuille se laisse aller au fil de l'eau ? Mais, de ce concert-là, quelle plume assez digne oserait entreprendre le compte rendu ? Il y a des choses qui ne s'expriment pas : elles s'affaiblissent en voulant les analyser. On les sent, ou on ne les sent pas : et tout est dit.

Il nous a, cependant, fallu quitter un instant ces merveilles toujours nouvelles dans leur immuabilité pour venir écouter les jeunes oiseaux chanteurs que le Conservatoire prépare pour les concerts de l'avenir. Ceux-là nous charmeront dès que les frimas seront venus étendre le voile gris qui couvrira d'un sommeil de six mois toutes ces mystérieuses harmonies, momentanément engourdies.

A chaque époque ses solennités. Nous avons assisté aux distributions des prix, ces touchantes fêtes de famille, si douces au cœur des mères émues, et si joyeuses pour les chers écoliers qui s'échappent de leurs bancs d'études.

Les concours du Conservatoire ont, comme toujours, été diversement jugés. Il faut se garder, croyons-nous, de prononcer des arrêts sans appel à la sortie de ces séances où, parmi les jeunes prétendants aujourd'hui restés sur le carreau, peuvent se relever, demain, des artistes de valeur.

Les concours de piano ont, du reste, été des meilleurs, et nous inscrivons avec plaisir les noms des habiles professeurs et des lauréats.

## PIANO (hommes).

JURY : MM. A. Thomas, président ; Lenepveu, Faure, Mathias, Ravina, Widor, Nollet, Philipp et Thomé.

Morceau de concours : « Thème varié » de M. Saint-Saëns.

Morceau à déchiffrer : De M. Widor.

RÉCOMPENSES. — Premiers prix : MM. Jaudoin (classe Diémer) ; et Vinès (classe de Bériot).

Deuxièmes prix : MM. Schidenhelm ; et Le-maire (classe de Bériot) ; Lappara (classe Diémer) ; Motte-Lacroix (classe de Bériot).



*Premiers accessits* : MM. Cortot (classe Diémer); et Chadeigne (classe de Bériot).

PIANO (*femmes*).

JURY : MM. A. Thomas, président; Dubois, Mathias, Widor, Braud, Pfeiffer, Pierné et Philipp.

*Morceau de concours* : « Variations sérieuses », de Mendelssohn.

*Morceau à déchiffrer* : de M. Widor.

RÉCOMPENSES. — *Premiers prix* : M<sup>lles</sup> Wein-gaertner et Chené (classe Delaborde); Ninck (classe Fissot); et Chambroux (classe Delaborde).

*Deuxièmes prix* : M<sup>lles</sup> Gresseler (classe Duvernoy); Varin (classe Fissot); et Belleville (classe Delaborde).

*Premiers accessits* : M<sup>lles</sup> Handen (classe Delaborde); Cahnn et Masson (classe Duvernoy); et Loutil (classe Fissot).

*Deuxièmes accessits* : M<sup>lles</sup> Boissié (classe Duvernoy); Toutain, Poux et Rigalt (classe Delaborde).

CHANT (*hommes*).

Ce concours a été plus faible que les précédents.

JURY : MM. A. Thomas, président, Deschappelles, Dubois, Lenepveu, Bourgault-Ducoudray, Barthe, Delmas, Vergnet et Melchissédec.

RÉCOMPENSES. — Pas de premier prix.

*Deuxièmes prix* : MM. Greil (classe Bussine); et Simon (classe Crosti).

*Premiers accessits* : MM. Gautier (classe Bax); et Lefeuvre (classe Warot).

*Deuxièmes accessits* : MM. Gaidan, Berton (classe Barbot); et Vals (classe Archainbaud).

CHANT (*femmes*).

JURY : Le même que le précédent.

RÉCOMPENSES. — *Premier prix* : M<sup>lle</sup> Lafargue (classe Duvernoy).

*Deuxièmes prix* : M<sup>lles</sup> Dubois et Tiphaine (classe Bax).

*Premiers accessits* : M<sup>lles</sup> Combe (classe Warot); Marignan (classe Bax); Ganne (classe Warot); et Mastio (classe Bussine).

*Deuxième accessit* : M<sup>lle</sup> Corot (classe Duvernoy).

Ce concours meilleur que le précédent, avec son premier prix bien mérité.

Quelques jours plus tard, M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, accompagné de son chef de cabinet, M. Seignouret, et de M. Roujon, directeur des Beaux-Arts, présidait à la distribution des prix, dans la salle du Conservatoire.

Suivant le cérémonial habituel, le ministre a

été reçu par M. Ambroise Thomas, entouré des compositeurs et du personnel enseignant et administratif de l'école. Puis, s'adressant d'abord aux maîtres, ensuite aux lauréats, groupés sur la scène du théâtre, le ministre a donné lecture d'un remarquable discours, où il a été aussi varié qu'intéressant, érudit autant qu'éloquent, effleurant, non sans charme, les multiples questions qui intéressent l'art et les artistes.

M. Leygues a ensuite passé en revue les événements musicaux surgis cette année à Paris : la millième de *Mignon*, les œuvres nouvelles de MM. Massenet, Saint-Saëns, Charles Lefèvre, etc. Enfin, dans une page émue, il a nommé des noms regrettés, que la tombe ne fera pas oublier, et où M<sup>me</sup> Alboni et Charles Gounod occupent les premières places. En terminant, le ministre a cité cette belle parole de l'auteur de *Faust* : « L'art, c'est de l'émotion devenue savoir, c'est du cœur devenu cerveau ».

Après avoir décerné à M. Saint-Saëns la croix de commandeur de la Légion d'honneur, et à M. Réty celle de chevalier, promotions vivement acclamées, M. Leygues a distribué les palmes d'officier de l'Instruction publique et d'Académie à plusieurs professeurs de l'école, sexe fort et sexe faible.

Puis, a commencé le défilé des lauréats venant recevoir leurs diplômes, après la proclamation des récompenses en argent accordées aux élèves les plus dignes, en vertu de legs et dons faits dans ce but par des artistes et des amateurs distingués.

M<sup>lle</sup> Lafargue a été engagée à l'Opéra; M<sup>lles</sup> Dubois et Tiphaine, MM. Dufour et Vaillier à l'Opéra-Comique.

La séance s'est terminée par le concert traditionnel, qui a valu de nombreux applaudissements à tous ces jeunes artistes de l'avenir.

Bonne nouvelle : L'éminent maître Danbé, dont la santé est complètement rétablie, a repris depuis trois semaines le bâton de chef d'orchestre, dont il joue si magistralement. Son arrivée au pupitre a été saluée par d'enthousiastes ovations, et le public d'Argelès-Gazost se porte en foule à ses brillants concerts.

Une jolie bluette à demander pour le piano : *Sérénade*, de Philipp, qui, délicatement jouée, est d'un charmant effet. — Pour le chant, un délicieux sonnet d'A. Sylvestre, *Floraison*, mis en musique par X. Leroux. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne. — Le bel *Arioso*, extrait de *la Mort de Jeanne-d'Arc*, scène historique, de Bemberg, pour soprano et chœurs. Editeur : Alph. Leduc, 3, rue de Grammont.

MARIE LASSAVEUR.



# CAUSERIE

1<sup>re</sup> août 1894.

En vacances. — Lac de Gérardmer.



Dès l'aube nous prenons le courrier, c'est-à-dire un ancien coche qui sonne la ferraille. Il est cinq heures, la campagne est encore enveloppée d'une brume d'argent. Le val d'Ajol avec ses prairies vertes semble sous la clarté première une émeraude gigantesque, couverte d'un mystérieux voile blanc, comme la corbeille des noces, pleine d'adorables surprises, qu'on présente à la fiancée.

Cela fleurit bon le long de la route, on fane dans les prés; au passage, des femmes hèlent notre cocher et lui remettent, en parlant patois, une sorte d'enveloppe en toile grise; une jeune fille en corsage rose, souriante, présente le paquet ficelé; plus loin, un gamin, pieds nus, s'amuse à nous suivre en agitant l'objet comme un drapeau, et à la lisière du bois, sortant d'un chaume, une vieille, très vieille femme, au visage parcheminé sous un chapeau de paille noire qui s'effrange, donne à son tour, de ses longs bras osseux, un vieux sac d'emballage tout rapiécé, et comme je demande :

— Qu'est-ce ? au conducteur...

— C'est pour leur rapporter du pain de Remiremont, me répond-il; deux fois la semaine, c'est la commission; le soir, c'est l'attente... Ils mangent la miche dure, les jours suivants.

Ce pain, que nous prenons avec indifférence chez le boulanger, que certains médecins microbistes dénigrent et prétendent trop lourd à nos estomacs fatigués, est la base de leur nourriture et restent pour eux chose sainte : *Panem nostrum quotidianum*. Ils le savourent à midi au rebord du fossé, près de la source claire, lentement, avec une satisfaction grave, et enferment le reste, respectueusement, dans la toile précieuse.

Nous nous arrêtons à une auberge modeste où se trouve la poste; nous sommes au Tholy, le pays de la toile, le clocher jette sa flèche en tuiles rouges dans l'azur qui se découvre et où s'effritent les nuages floconneux.

La montagne grandit, s'élève, la chaîne continue ses chaînons énormes tout en bois sombres, enserrant les prairies fraîches, sil-

lonnées d'ondes murmurantes, où les pièces de toile s'allongent à perte de vue.

C'est l'étendage, et elles font sur les champs des nappes de blancheurs crémeuses. Des femmes, des enfants les arrosent en pluie pour les rendre belles, et elles nous arrivent en ville encore imprégnées des parfums de la plaine et de la montagne.

Elles sortent, les plus fines, des chaumières disséminées sur le versant des Vosges. C'est le travail d'hiver alors que la neige clôt la maison. La demeure est ensevelie, calme; chacun y reste sans songer à s'aventurer au dehors, car il n'y a plus de sentier tracé dans les hêtraies profondes.

Alors, le père, les fils se mettent au métier et tissent sans relâche. Tandis que la lampe brûle, quelquefois, « trois mois durant ».

Les bêtes sont rentrées à l'étable bien chaude; elles mangent le regain odorant qu'on fauche en ce moment au plein soleil, la ménagère les traite et fait du fromage, ce gros gémé anisé qu'on vend au pays et qui sert de marmite. On s'attable autour, tartine et couteau en main, et on gratte le dessus pour l'étaler sur le pain; on boit la bière blonde de Xertigny et on retourne au labeur.

Les gars s'amusent à la boiserie, ils fabriquent des cannes en merisier, des sifflets, des boîtes, des joujoux, mille bibelots du pays.

Les jeunes filles brodent avec un art admirable, et les guirlandes de notre linge élégant, les chemins de table aux jours ouvragés, les robes des bébés aux entre-deux délicats sont créés là, au foyer montagnard, autour du feu de tourbe, près de la fontaine, mise à l'intérieur pour ne pas geler, à la lueur pâle de la petite lampe, sous le manteau épais des frimas, tandis qu'alentour, c'est le silence morne, l'immense solitude, et que les arbres engivrés ont l'air de grands fantômes.

Quelles pensées dans ces jeunes têtes qui se penchent sur le tambour ? Et de quel roman, de quelle histoire touchante sont peut-être tissées les toiles brodées qui remplissent l'armoire du trousseau du mariage !

Gérardmer, le lac bleu, large, profond, aux eaux paisibles, saphir enchâssé dans les hautes montagnes sombres, aux épaisses frondaisons; dans le cristal de l'onde immobile se reflètent les nuages fantastiques, semblant y glisser comme les nefs des légendes.

Le calme est ineffable, la sérénité complète



en ce lieu tranquille où la nature est reine; c'est un coin de paradis où l'on peut vivre enveloppé de la douceur mystérieuse qui émane des arbres, des prés et des fleurs.

C'est un peu amollissant et l'on monte volontiers vers le col de la Schlucht, le point le plus élevé des Vosges; l'air vivifiant de la montagne vous ranime; le chemin grimpe en lacet entre les sapins énormes qui poussent au pied du mont et s'élancent vers la nue droits et bruns, se pressant les uns contre les autres ainsi qu'une armée de Titans à l'escalade; le sous-bois est obscur, impénétrable, d'une richesse de verdure merveilleuse comme la forêt primitive.

L'arnica aux marguerites d'or, dont les habitants font ample provision, pousse dru dans les clairières, à côté de la belladone violette, de la gentiane pâle et des fleurs rares des sommets.

Les rochers porphyriques, déchiquetés, ouverts, ont des couleurs étranges. Les cascades descendent sur les rocs moussus, toutes bondissantes, avec des remous d'écume neigeuse; c'est un tourbillon qui chante et gronde contre les *rupts* de granit bleu, une chanson perpétuelle d'eau bruissante, charmeuse et pénétrante, répétée aux fougères arborescentes, aux reines des prés, aux digitales roses qui croissent, folles et plantureuses, dans les cuves de granit naturelles.

La légende prétend que Charlemagne, allant près des Saxons, se reposa au bord d'une de ces fontaines...

On va d'enchantement en enchantement... c'est la grande nature, superbe, imposante, protectrice, que la main de l'homme n'a point meurtrie.

On comprend que le montagnard soit grave, doux, accueillant. Il est trop haut pour que la civilisation et l'ambition montent vers lui.

Bienheureux est-il!

Et de fait il est d'une extrême complaisance, point rapace; il vous renseigne, vous guide, vous conduit même; il cause volontiers, sans phrases vaines et, quand on lui parle des tristesses de l'hiver, il répond sans amertume:

— On travaille au logis, on manie les raquettes (sorte de semelles en bois) pour descendre à la messe du dimanche et on pousse le schlicht (léger traîneau de sapin avec un coffre) pour rapporter les provisions.

Volontiers, il vous demandera un avis; et les petites filles aux yeux bleus, clairs et limpides comme les sources, viennent vous offrir des bouquets de myrtilles, vous les donnent, sourient et s'en vont avec une sorte de dignité, sans réclamer de salaire; ces baies qui poussent sur le sol ont une saveur un peu âpre, pleine d'arome.

*La Roche du Diable*, d'ocre aux veines sanglantes, forme une arche et une sorte de balcon naturel d'où l'on embrasse à pic les cimes des arbres, les moraires vives et l'admirable vallon des Trois Lacs.

L'ermite, un pauvre vieux bonhomme infirme, dont la tête ressemble à celle d'un solitaire de Salvator Rosa, est assis sur le bord du talus; il demeure là, trois mois d'été, terré en une grotte étroite, ramassant quelques sous, pour redescendre l'automne au village.

Il dort tranquille à la roche maudite, sous la pure clarté des étoiles.

La Meurthe prend sa source non loin, dans les herbes fraîches; c'est un filet d'eau intarissable, cristalline, qui coule entre une guirlande de myosotis et de salicaires roses. Une source charmante et jaseuse, poétique et gaie... La nymphe cachée dans les roseaux doit être fine et souriante, couronnée de ne m'oubliez pas.

La Schlucht, la fin de la France, la ligne frontière douloureuse qui coupe la montagne en deux, les bornes blanches implacables, aux initiales noires F-D, qui marquent la blessure, l'amputation du territoire.

Une mélancolie intense vous prend et il se lève en votre cœur « ce grand amour de pitié pour le pays », dont parlait la bonne Lorraine.

Les impressions sont graves et profondes. C'est admirablement beau... On escalade le Hohneck, laissant à ses pieds le gouffre béant et noir des sapinières, les rocs déchirés, bouleversés, aux formes surnaturelles, demeures des gnomes, et on arrive au sommet, face à face avec le ciel.

Là, c'est la vue sans bornes: La Lorraine, la vallée de Münster, avec ses maisons groupées, ses usines fumantes, la plaine d'Alsace verdoyante et fertile, la trouée de Belfort, béante; dans une éclaircie, les ballons d'Alsace aux cimes bleues, le Champ du Feu au sol roux, les pentes escarpées, les vallonnements câlins, le Rhin qui passe comme un ruban, la forêt noire, terrible, inquiétante, massée dans les lointains.

Sur l'immensité, les jeux de la lumière de midi embrasent et éclairent les monts, faisant parfois sur les plaines d'énormes ombres; la fascination des lointains, l'attraction inconsciente du vide, l'air vivifiant, sain, plein de senteurs aromatiques, emplit votre poitrine et vous enivre... et comme une autre vie plus large, plus pleine, plus simple se révèle.

L'âme vivante, affranchie, dominant tout le reste: *Sursum corda*.

ALIX-AYLICSON.



## DEVINETTES

## Mots en H

Disposer les lettres suivantes en forme d'H de manière à faire le nom de trois hommes célèbres du XVIII<sup>e</sup> siècle :

OO EE S CC RR NNNN AA I L F

(Une ancienne abonnée.)



## Anagramme

Mon plumage brillant est aussi doux que beau.  
En mêlant mes cinq pieds, je suis au bord de l'eau.

(Muguet des bois.)

## Enigme

Je sors du cœur et, sans mot dire,  
Je vais au cœur qui me comprend ;  
Traduisant un humble martyr,  
Sans parler je suis éloquent.  
En musique je suis moins triste,  
J'indique le repos d'un instant.  
Je n'admets pas qu'on me résiste.  
On me partage cependant.

(Marthe la brune.)



## Mots en roue

Autour de la roue : Synonyme de fraude.

Lettre commune à tous les mots et les finissant : X.

De gauche à droite : Un don rare et précieux. — Pour le poète. —  
Signifie modèle. — Connaissance de l'esprit. — Réjouissance. — L'homme  
est à plaindre quand il est .... — Une palmipède. — Un prophète.

(Jonquille et Coquelicot.)

## Dernières paroles

Quel est l'archevêque qui s'écria en mourant : « Puisse mon sang être  
le dernier versé » ?

XXX.

## Mots en parallélogramme

Horizontalement : Oiseau au précieux duvet. — Selon la loi. — Dans  
les bois. — Faire tort.

Verticalement : Dans les ailes. — Pronom. — Article contracté. —  
De même rang. — A la cuisine. — Une fleur au doux parfum. — Négatif. —  
Consonne.

(Marguerite Grosjean.)



## EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO D'AOUT

## MOTS EN CARRÉ :

C Z A R  
Z A R A  
A R U M  
R A M E

PROVERBE : L'habit ne fait pas le moine (Avec les mots :  
Praline, Sachet, Arôme, Basile, Acabit, Astre, Tome,  
Pelouse, Fiacre, Marâtre, Diacre, Sorte, Troupe, Rage,  
Secours, Lougre, Dragée, Email, Route, Moire, Augé,  
Ramée.)

CHARADE : Epi cure

MÉTAGRAMME : Paille. — Faille. — Taille. — Taille. —  
Maille. — Caille.

## MOTS EN CROIX :

G  
E  
N  
O R T I E  
I  
A  
N  
E

## PROBLÈME POINTÉ :

Je ne crains rien, pas même le trépas,  
Disait un esprit fort tout fier de son courage.  
Moi je crains Dieu, lui répondit un sage,  
Puis l'homme qui ne le craint pas.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.